

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

ALLERS SIMPLES
SUIVI DE
LES PHRASES QUI TREMBLENT

MÉMOIRE
PRÉSENTÉ
COMME EXIGENCE PARTIELLE
DE LA MAÎTRISE EN ÉTUDES LITTÉRAIRES

PAR
FRANÇOISE MAJOR-CARDINAL

AVRIL 2010

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.01-2006). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

REMERCIEMENTS

Je tiens tout d'abord à remercier Louise Dupré pour sa patience, sa sensibilité, sa générosité. Ce fut un privilège et un grand plaisir d'apprendre d'une écrivaine que l'on admire. Louise, merci mille fois, en particulier pour ce travail à bout de souffle du dernier été. Je te souhaite du temps bien à toi, pour écrire et pour tout ce que tu souhaites.

Je remercie également René Lapierre, qui, dans ses cours inspirants et inspirés, a ouvert tant d'espaces de réflexion et de création. Sa démarche engagée et rigoureuse a contribué à la genèse de ce mémoire et reste gravée en moi.

Un grand merci à mes amis Ariane, Claudine N., Julie D., Maxime et Marc-André pour leurs lectures; vos commentaires sont précieux. Je remercie spécialement Christian L'Heureux, premier lecteur, Christian Leblanc pour son esprit de synthèse et sa franchise, Aude Weber-Houde pour sa minutie, sa disponibilité et les fous rires, ainsi que Judith Bourgouin pour son regard attentif et empathique.

Merci à Johanne et Roger pour la maison sur la montagne, un lieu habité, poétique, tout entier à votre image. Merci à Émilie et à sa mère Monique, qui m'ont permis de découvrir un petit coin de paradis. Sans la lumière du lac Saint-Jean, ce recueil ne serait pas le même. Merci à Ariane, Édith et Laurent pour la semaine salulaire à Joliette.

Je remercie Manon pour les lectures inspirantes. Tu en retrouveras les traces dans ce mémoire. Merci aussi à Ariane pour la documentation sur la voix, et à Marc-André pour les histoires truculentes de la Cour du Québec. Je souhaite finalement exprimer toute ma gratitude envers mes parents pour leur appui indéfectible.

TABLE DES MATIÈRES

| | |
|---|-----|
| RÉSUMÉ | iv |
| ALLERS SIMPLES | 1 |
| Stoned_Immaculate | 2 |
| Juliette et Roméo | 10 |
| L'heure du lunch | 16 |
| La pantry | 18 |
| Coupe à blanc | 22 |
| Huit bières | 27 |
| On n'est plus des gamines | 30 |
| Le temps des vacances | 38 |
| Je ne voulais pas | 50 |
| Nous ferons la vaisselle en prenant un thé vert à la mangue et au gingembre ... | 52 |
| Le soleil se couchait sur l'asphalte | 56 |
| Attendre Carla | 60 |
| Jellyfish sous les néons | 66 |
| LES PHRASES QUI TREMBLENT | 73 |
| BIBLIOGRAPHIE | 116 |

RÉSUMÉ

Ce mémoire en création littéraire est composé de deux parties.

La partie création, *Allers simples*, est un recueil de treize nouvelles correspondant à la définition de la nouvelle-instant, qui s'intéresse à un moment précis de la vie d'un ou de quelques personnages. La charge émotive de l'instant étant privilégiée, chaque narration s'inscrit dans un moment du quotidien et vise à suggérer par l'intime, voire l'infime, l'essence d'une existence. C'est en fouillant la routine, le banal, que sont dévoilés les indices d'une souffrance sourde, que l'on préfère taire. Peu de rencontres véritables ont lieu dans ce recueil où apparaissent la difficulté de communiquer, la solitude et les comportements compulsifs. Dans des narrations à la première ou à la deuxième personne — le *tu* représentant alors un *je* se tenant à distance de lui-même —, treize personnages de divers milieux tentent de rompre le silence, par des monologues dont on ne saurait dire à qui ils s'adressent, sinon aux locuteurs eux-mêmes. L'enjeu de ce recueil est de donner aux narrateurs et narratrices une présence *corporelle* par un travail de la voix. Une attention particulière est portée à l'énonciation, afin que, par le souffle, le rythme, le vocabulaire, les textes soient révélateurs de la violence que recèlent les personnages.

En étroite relation avec les nouvelles, le dossier d'accompagnement, *Les phrases qui tremblent*, aborde la quête de la voix dans l'écriture. Cette réflexion se situe dans le prolongement des travaux d'Henri Meschonnic sur le rythme et l'oralité et de Jean-Paul Goux sur la vocalité dans la prose. L'écriture suppose d'abord une écoute, comme l'avance Suzanne Jacob : l'écoute de soi, des autres, de soi parmi les autres. Notre histoire est faite des histoires qu'on nous a racontées, qu'on s'est racontées; c'est en se confrontant à de l'*autrement* que l'on se constitue une *trame narrative*. On apprend à refuser ses limites comme celles de l'existence telle qu'elle nous est offerte ici et maintenant. L'écriture permet alors de multiplier les possibles en proposant, sans imposer, une vision du monde singulière. Cette singularité ne peut passer que par un travail de la voix, qui nécessite de l'écrivain une écoute du texte en devenir, de l'oralité naissant du travail du rythme, au sens où l'entend Henri Meschonnic, c'est-à-dire comme un double mouvement : celui du langage qui traverse le corps et du corps qui traverse le langage. Tributaire du travail du matériau linguistique, par exemple du choix des mots et de la syntaxe, le rythme exprime les désirs et les manques, créant un *en deçà* du texte qui échappe à la signification, mais n'en est pas moins signifiant. Par la voix, quelque chose advient : l'inscription dans le texte d'une présence rendant possible un contact entre lecteur et écrivain, une rencontre qui devient source de transformation.

MOTS CLÉS : NOUVELLE-INSTANT, VOIX, RYTHME, ÉCOUTE, CRÉATION LITTÉRAIRE.

ALLERS SIMPLES

Stoned_Immaculate

WAsTedGuRL> Tu sais quoi?

\$tØnEd_ImmAkulAtE> Koi?

WAsTedGuRL> C'est ma fête.

Oui, WastedGirl. C'est ton anniversaire. Encore une fois. L'an dernier, à pareille date, tu ne filais pas un meilleur coton. Tu détestes les anniversaires. Dresser la liste des invités t'ennuie, tu n'apprécies pas être au centre de l'attention, les gros repas te rendent malade, tes tripes ne supportant pas le sucre, le gras ni l'alcool; bref, tu ne sais pas célébrer. Voilà ce que tu expliqueras si quelqu'un prend la peine de t'appeler, de te demander ce que tu as prévu pour ce soir. Tu n'avoueras pas à quel point les anniversaires te confrontent au désert de ton existence. À la superficialité de tes relations. Oh! d'ordinaire, tu ne manques pas de sorties ni de divertissements de toutes sortes. Mais qui est là, le jour de ton anniversaire, pour t'apporter de petits présents?

Au fond, dresser la liste des invités ne t'ennuie pas. Cela t'angoisse. Tu t'imagines sélectionner méticuleusement tes convives, te présenter au restaurant convenu, fébrile et endimanchée, pour finalement te rendre compte que tous ont oublié, décliné, trouvé une excellente excuse. Alors tu ne fais rien.

Seule, donc, devant l'écran cathodique. Chattant avec Stoned_Immaculate. Qui n'en revient tout simplement pas.

```
$tØn@d_ImmAkulAtE> Kess tu fais sul net le soir de ta
fête????!!
$tØn@d_ImmAkulAtE> Tant ka rien faire... pkoï tu viens pas
chez nous?
```

Tu ne connais rien de Stoned_Immaculate. Mais pourquoi pas? Il te donne les directives pour te rendre à son appartement, dans le coin du métro Frontenac. Tu enfiles une robe, sexy mais convenable, appliques un soupçon de mascara sur tes cils, de rouge sur tes lèvres. C'est l'angoisse, mêlée à une excitation mal contenue, tout au long du trajet.

Stoned_Immaculate n'est pas seul. Ils sont quatre, s'échangent les manettes d'une console de jeux vidéo, assis en demi-cercle autour d'une télévision. L'air est enfumé et tu ne reconnais que vaguement l'odeur du tabac. Raide, tu t'avances dans la pièce, tentes un sourire inutile. On t'accueille au mieux d'un hochement de tête.

À défaut d'être présentée, tu baptises intérieurement chacun des membres de la bande. Joe t'intimide au premier regard : petit, trapu, cheveux sales rassemblés en queue de rat tressée. Il ne se retourne pas. William, rouquin, mégot pendouillant, te jette à peine un coup d'œil. Jack, évaché sur le fauteuil, détonne, en véritable baba cool du groupe : nonchalant, dreads, barbe mi-longue, chemise psychédélique. Tu es étonnée qu'il ne porte pas le paréo. Puis il y a Stoned_Immaculate — Averell, tu te dis en frissonnant, Averell! Grand, sec, l'air béat. Ne manque plus que Ma Dalton dans le cadre de porte, rouleau à pâte à la main.

Tu tires une chaise près d'un fauteuil et feins de t'intéresser à la partie de course automobile qui se dispute, tout en observant Stoned_Immaculate à la dérobée. Courbé pour dissimuler une taille quasi anormale, maigre, imberbe, ce garçon est de toute évidence plus jeune que toi. Bien que tu ne saches pas trop. Les apparences sont parfois trompeuses. *Stoned_Immaculate*. Tu n'as jamais douté de la signification de ce *Stoned*, et les relents âcres de l'air ont dès ton arrivée confirmé cette intuition. Tu ne vois toutefois rien d'immaculé dans le décor qui t'entoure.

Les murs de crépi avaient dû être blancs. Ils sont maintenant jaunis de façon inégale. Le tapis, bleu marine, ras, brûlé par endroits, semble contenir la poussière des vingt dernières années. Une petite table de télévision sur laquelle est peint en lettres rouges « un exil qui dure toute la vie ne vaut pas mieux que la mort » occupe un coin de la pièce. Considérant la horde dont tu es entourée, tu en déduis que cette table a été pêchée dans la rue un mardi ou un vendredi, jours des poubelles, parce qu'aucun de ces garçons n'a pu avoir l'envie d'écrire un peu de poésie sur un meuble du salon. Face à la télévision, des mousses orange, rongées par endroits, ont été pliées sur elles-mêmes en guise de fauteuils. Quelques chaises de bois complètent le mobilier. Pas de décorations, sauf une image racornie de deux jeunes filles assises sur le bout d'un quai, collée au mur avec de la gomme bleue; des traces de gras ont traversé les quatre coins de la photo, peut-être héritée des anciens occupants.

Tout ce cirque est pénible, tu te l'avoues rapidement. La chaise de bois est inconfortable, la musique trop forte du jeu t'ahurit, ta tête commence à être lourde, douloureuse. Et puis le regard halluciné de Stoned_Immaculate lorsqu'il mène la partie t'effraie un peu. De temps à autre, les garçons s'échangent une pipe à eau, crasseuse, ne te l'offrent pas. De toute façon, tu aurais dit non. En somme, que tu sois là ne change rien au déroulement de la soirée. Tu rêvais d'un peu mieux pour ton anniversaire.

À la petite école, tout était si simple, pourtant. Il suffisait de distribuer des cartons d'invitation avant la fin des classes, à la Saint-Jean-Baptiste. Bien sûr, certains de tes amis devaient suivre leurs parents dans le Maine, aux chutes Niagara ou en Gaspésie. Tu t'en tirais quand même sans trop d'efforts avec une fête courue, bruyante, où l'on te donnait une panoplie de bébelles qui finissaient cassées dans l'excitation. Le plaisir se transformait en chicane, jusqu'à ce que ta mère sauve la mise avec son célèbre gâteau au crémage bleu, sucré et chimique comme tu l'aimais, qui permettait à tout le monde de se réconcilier en se salissant le pourtour de la bouche. Mais à douze ans, ou était-ce un peu plus tard?, tout s'était transformé de façon inextricable. Sans petits cartons, il fallait être intéressante, et détachée, et charmante. Prouver que sa fête était un événement à ne pas manquer. Tu n'as jamais su comment t'y prendre. Et voilà où cela te mène, quelques années plus tard. Chez le premier inconnu disponible. Qui n'a rien à foutre de ton anniversaire, voire de tout ce qui peut te concerner.

Tu tentes de t'encourager en pensant qu'un jour, tout ira mieux : lorsque tu seras monteuse au cinéma pour des artistes éclatés qui révéleront à la face du monde ta créativité — tu possèdes tant de talents inouïs que nul ne soupçonne! Tu habiteras alors un joli appartement du centre-ville avec ton homme. Tes amis, branchés, sincères, nombreux, auront le bon goût d'avoir envie de fêter ton anniversaire, de le planifier à ta place, de te remercier d'être l'admirable personne que tu es par une soirée-surprise idyllique.

Une fois que tu as eu le temps de ruminer tout ton saoul, c'est-à-dire tard, trop tard, le rouquin ferme la télévision, s'enferme dans ce que tu présumes être sa chambre. Personne ne s'est concerté — depuis ton arrivée personne ne parle, de toute façon —, mais il semble être l'heure de mettre fin à cette veillée des plus trépidantes. Malgré ton ennui, tu es toujours là. Tu n'oses pas partir, tétanisée par ta timidité et tes

craintes, incapable de parler, de te lever ou même d'aller aux toilettes. Stoned_Immaculate se lève. Tu restes assise. *Viens*, il te dit.

Sa chambre est étroite, faite sur le long. Des vêtements jonchent le sol, et un bureau enseveli sous des bidules électroniques et des comic books occupe le fond de la pièce. Coincé entre le bureau et la porte, un lit simple. *Attends*. Il retourne au salon. Tu restes debout, mal à l'aise, regardes les mêmes murs de crépi jaunâtre sans broncher. Tu entends Joe et Jack dire salut, claquer la porte en sortant. Au bout de quelques longues minutes, Stoned_Immaculate réapparaît. Qu'a-t-il fait? Tu n'en as pas la moindre idée. Tu penses demander où il a prévu te faire dormir, mais tu ne dis rien. Tu préfères attendre qu'il parle, quitte à ce qu'il t'informe que la soirée se termine maintenant, qu'il faut retourner chez toi, en taxi — à cette heure, il n'y a plus de métro. Cette soirée merdique t'aura coûté bien cher en fin de compte et pourquoi? Il s'approche et t'embrasse. Tu te laisses faire.

Les caresses sont maladroitement. Peu importe. Il était temps que l'on s'occupe de toi. Le sexe de Stoned_Immaculate, que tu devines plutôt petit sous ses pantalons rugueux, s'est durci au contact de ton entre cuisses. Alors qu'il relève ta robe pour tâter tes fesses, l'excitation — ou est-ce de la nervosité? — monte en toi comme en lui, les secousses de vos corps s'accroissent, se font plus pressantes. Tu demandes après avoir longuement hésité s'il a des condoms. *Non*. Il t'entraîne dans son lit, sans que tu offres de résistance. Une odeur surie émane des draps en boule sur le matelas et attise ton désir. Tu penses à William, dans l'autre chambre, qui pourrait entendre vos ébats. Cela te gèle, mais Stoned_Immaculate ne semble rien remarquer. Après quelques tergiversations d'usage, sa main se rend jusqu'à tes petites culottes, qu'elle tripote afin de s'insérer dans ta fissure. Ce n'est pas désagréable. Mais pas vraiment agréable non plus. En t'empalant un peu trop vigoureusement sur ses doigts, tu te dis qu'il faudrait prendre son sexe dans tes mains pour lui donner un peu de plaisir, mais tu es terrifiée. Tu ne sais pas comment procéder.

Il faut bien le dire. Tu n'es pas vierge, mais tes expériences sexuelles n'ont jamais été très gratifiantes : Carl, le premier d'entre tous, emballeur à l'épicerie où tu étais caissière, cheveux teints de reflets rouges, parce que rouge pour vrai, l'administration ne voulait pas; Patrice, dans le champ après l'épluchette, qui t'avait fait rire en engouffrant un paquet complet de saucisses Hygrade; Robert, séducteur plutôt direct sévissant au bar du cégep — Aurais-tu le goût de fourrer, ma belle?; et voilà. Ta liste personnelle. Tu y ajouteras bientôt Stoned_Immaculate, don Juan du web. Tu penses à Anne-Claude, cette amie du secondaire qui avait cela inné, le désir de toucher, de sucer, d'ouvrir les jambes. Quelques garçons t'ont raconté sa grande générosité. Tu te doutes qu'aucun homme n'en dira autant à ton sujet. L'idée que tu pourrais être lesbienne t'effleure soudainement, mais tu demeures incapable d'en conclure quoi que ce soit. Cette rigidité qui te possède, tu ne la comprends pas. Alors que *Stoned* — rendue où tu en es, tu peux bien te permettre ce diminutif — gigote sans fin, il devient difficile de cacher ton malaise. Qu'est-ce qui te paralyse? l'absence d'envie de le toucher ou le manque d'expérience, la peur de faire quelque chose qu'il ne faut pas? Il est vrai qu'il serait désolant de mal manœuvrer et de lui tirer quelques poils. Ou de lui déchirer un bout du gland. Les idées folles se succèdent, tu repenses à Averell et, paniquée, crains d'exploser d'un rire nerveux. Tu décides de t'en tenir au strict minimum. Te laisser toucher, le dédommager de ses efforts par quelques frotti-frotta. L'embrasser. Parce que ça, tu sais faire.

Puis il ouvre la bouche. *Frwlgh aftwelk*.

Est-ce *Fais attention, Fais un effort* ou autre chose que Stoned vient de te murmurer? Il serait si simple de le faire répéter. Mais la terreur est trop grande au creux de ton ventre. Tu acquiesces d'un signe de tête et continues de te remuer contre lui, même si tu ne ressens plus rien, hormis une sensation de brûlure qui augmente doucement. Tu es un puceron dans un corps de zèbre. Une enfant dans une carapace de cinq pieds quatre. Tu aimerais rapetisser, jusqu'à disparaître. Trop tard. Tout est de

ta faute. Il faut assumer maintenant. Tu fais le vœu de rencontrer un gentil petit homme qui te montrerait, patiemment, à tout recommencer. À tout réapprendre. Mais tu sais qu'il ne sert à rien de croire aux contes de fées.

Tu finis par abandonner. Ou plutôt, on t'abandonne. De guerre lasse, Stoned_Immaculate marmonne *Yé tard*. Oui, il semble qu'il est tard, que vous vous acharnez depuis trop de temps, déjà. Ton hôte s'est tourné vers le mur. Tu crois même l'entendre ronfler faiblement. Tu ne t'endors pas. Le lit est trop petit. Tu es nue, collée contre un étranger aux os saillants dont tu ne connais que le pseudonyme virtuel. La sueur que tu as récoltée pendant tes efforts se transforme lentement en frimas, et tu trembles sous le peu de couvertures dont tu disposes. Tes yeux sont secs. Tu n'as pas envie de pleurer.

À six heures moins le quart, le réveil te fait sursauter; tu as quand même réussi à somnoler trente minutes. Le grand échalas qui t'a servi de compagnon d'anniversaire dort, bouche ouverte, fesses à l'air. Une tache de bave lui barbouille la joue gauche. Tu sors sans te laver et parcoures la moitié de l'île pour te rendre à l'hôpital où tu travailles. Dans l'autobus, bondé, tu te demandes si tu sens mauvais. Si ton visage fripé en dit plus que ce que tu souhaites. Un homme assis sur le banc du fond tente sans arrêt de croiser ton regard. Lorsqu'il réussit, il te sourit d'un air compatissant et tendre qui te donne envie de gerber.

Tu entres dans les cuisines un peu en retard, à peine dépeignée. Le chef ne te réprimande pas. Malgré le vacarme, l'eau brûlante et le tapioca à préparer, tu peines à ne pas t'endormir. *Tu as fêté fort?* Tu racontes. Pas tout. Tu rends cela honorable. *Ai été chez un homme. Ai dormi là-bas.* Les sifflements fusent, et les félicitations, les regards à la fois satisfaits et admiratifs. Une aventure le soir de ta fête? Tape derrière le dos, bine sur l'épaule. Clins d'œil et sourires complices. Tu te dis que c'est ce qu'il faut, de nos jours, pour être estimée. Offrir son cul et le dire. Mentir. Faire semblant

que l'on est contente et même, oui, soulagée, que cela fait du bien, de temps à autre, de se faire curer les parties intimes.

Juliette et Roméo

Quand la cloche sonne, à trois heures dix, j'attends Chloé en bas des escaliers de la Quatrième Avenue. Elle prend toujours son temps, c'est énervant des fois, mais je suis habituée. À un moment donné, je lui ai dit, je suis tannée de t'attendre Chloé Beaudin-Martel, elle m'a demandé qu'est-ce que t'as à faire de si important? Son seul autre gros défaut, c'est qu'elle dit un peu n'importe quoi. Par exemple, ça la dérange pas du tout de déclarer qu'elle est la plus belle fille de l'école, de faire savoir à Amélie Martin que ses robes sont laides ou de me demander très sérieusement si je trouve difficile d'avoir un gros nez. Sur le coup, je sais jamais quoi répondre. Si je me décide à lui en reparler, elle s'en souvient jamais, et elle a l'air sincère! J'essaie de pas la prendre trop au sérieux. Faut dire qu'elle a plein de qualités, Chloé, comme partager avec moi les biscuits aux pépites de chocolat que sa mère lui fait, et des choses plus importantes aussi, comme m'écouter, être intelligente et bien s'habiller.

Aujourd'hui, Gisèle nous a acheté un aquarium avec cinq poissons. Elle dit que c'est pour nous apprendre à être responsables, sinon les poissons vont mourir. Moi, je sais déjà ça, j'en ai un poisson chez nous. Chacun notre tour, il va falloir leur donner à manger, pas trop, juste assez, ou changer l'eau quand elle sera plus bonne. Il y a deux poissons rouges et trois noirs avec des gros yeux. J'aime surtout le plus petit, le rouge foncé. Même si mon pupitre est loin de l'aquarium, je peux le voir s'amuser, dormir, manger. Je vais le regarder souvent, surtout pendant le cours de

mathématiques. Pour moi, il s'appelle Juliette, je suis certaine que c'est une fille, mais son vrai nom, on a voté, c'est Billy Bob.

Chloé arrive. Je lui raconte ma journée en marchant vers la maison. J'essaie de pas trop en mettre, je veux pas qu'elle pense que je me vante, mais je suis contente qu'on ait des poissons dans notre classe. Chloé, elle a pas l'air impressionnée. Elle me dit que les poissons rouges, ça dure pas longtemps. Je suis certaine qu'elle essaie juste de me faire de la peine. Mon Roméo à moi, je l'ai depuis la maternelle, parce que je m'en occupe bien. Papa me l'a donné quand j'ai commencé l'école. On était allés acheter du beurre, des oignons, d'autres affaires plates, ma mère avait fait une liste, même si c'était papa qui s'occupait du souper et qui connaissait la recette. Je mettais dans le panier des choses qu'on n'était pas supposés prendre. Il disait rien, il me laissait faire. Après l'épicerie, il m'a amenée dans une partie du centre d'achats par où on passait pas d'habitude. Quand on est entrés dans le pet shop, j'ai tout de suite couru vers les poissons. Les aquariums étaient tellement gros qu'ils montaient jusqu'au plafond! Des poissons de toutes les formes et de toutes les couleurs bougeaient, ils avaient l'air de danser, de jouer, de se chamailler. Mon père s'est accroupi, il m'a dit si tu veux, tu peux en choisir un, mais il va falloir que tu en prennes soin tous les jours. J'ai donné un bisou à papa, j'ai pris Roméo. Je l'ai ramené dans un sac à sandwich rempli d'eau. Dans l'auto, j'avais tellement peur qu'il y ait un trou dans le sac, je demandais à papa d'aller vite, plus vite, qu'on arrive! Rendus à la maison, il m'a dit que je lui tapais sur les nerfs, et il est parti regarder la télé dans sa chambre. Papa est fin mais il s'énervé vraiment pour rien des fois. Je me suis arrangée toute seule. J'ai installé Roméo dans son bocal, avec des belles roches bleues. Chaque jour, quand je reviens de l'école, je me fais une petite collation et je pense à lui en donner une aussi. Garder un poisson en vie, il y a rien là! Tout ce que ça prend, c'est de la nourriture, de l'eau propre. Et puis peut-être un peu de tendresse. Quand Chloé me raconte n'importe quoi, j'aurais envie de lui crier des gros mots

comme maman quand elle se fâche après les voisins du haut qui marchent trop fort trop tôt, mais je dis rien. Je pense qu'elle est jalouse.

Pour Chloé, c'était une journée ordinaire. Richard, son prof, a été aussi plate que d'habitude, et Aglaé a fait du trouble en se dessinant sur l'avant-bras avec un gros marqueur noir. Aglaé, c'est la petite bum de la cinquième. Chloé la trouve drôle, elle vient jaser avec nous autres à la récréation des fois. Moi je la trouve plate. Faut toujours qu'elle se fasse remarquer.

On entre au dépanneur de la Sixième Avenue. Ça prend du temps à Chloé pour choisir ses bonbons. Elle arrête pas de changer d'idée. Moi je niaise pas, je prends des réglisses, une journée des rouges, l'autre des noires, il y a rien de meilleur. Je paie avec l'argent de poche que mon grand-père me donne. C'est pas mon vrai grand-père, c'est le nouveau chum de mamie. Quand je le vois, il finit tout le temps par me dire viens voir grand-popa, grand-popa a apporté des belles pièces d'or. Je le remercie, mais j'aurais bien envie de lui dire que je suis pas folle et que j'ai pas cinq ans non plus, je sais faire la différence entre *or* et *dollar*. Mais je suis pas sûre si ce serait drôle ou malpôli, je fais pas la différence selon papa. J'aime mieux prendre ses pièces d'or sans rien dire, pendant que mamie répète il a donc le tour avec les enfants.

Elle pogne pas mal, mamie, pour une vieille crise. C'est ce que ma mère dit en tout cas. Ses chums sont corrects, mais ils ont souvent un petit quelque chose de fatigant. Une fois, il y a je sais plus, deux, trois ans?, son chum s'appelait Paul, Popaul pour les intimes. J'étais allée chez mamie après l'école. Elle habite pas loin. Paul était là, on se voyait pour la première fois. Il m'a regardée longtemps, m'a dit que j'étais bien belle, plus que sur la photo que ma grand-mère avait dans son portefeuille. C'était supposé être fin, mais Popaul savait jamais comment être fin comme il faut. J'ai eu le goût de lui dire qu'il était pas gêné pantoute, personne lui avait demandé son avis sur ma photo ni sur rien, mais ma grand-mère riait fort et je

voulais pas lui faire de peine. Chaque fois qu'on le revoyait, il me disait tu prends du mieux ma belle fille en me donnant une petite tape sur la tête ou en tirant mes tresses, mais j'étais pas malade! Il parlait tout le temps de sa plus vieille, elle travaille avec les Inuits dans le Grand Nord, elle adore les sushis à la chair de phoque, les chants de gorge, c'est assez beau et je vous parle pas des rides de skidoo et blablabla. Ma mère le trouvait péteux, mais elle lui faisait des grands sourires pareil. Mon père, il disait rien, mais il l'a jamais invité au golf non plus.

Ça dure jamais longtemps ces poissons-là, elle recommence! Je pensais qu'on aurait changé de sujet après avoir acheté des bonbons, je pensais qu'elle se serait mise à rire, elle rit souvent pour rien, Chloé, surtout après qu'on ait payé le Chinois qui a un drôle d'accent, on aurait vu des bouts de caramels pas finis, parce qu'elle rit toujours la bouche pleine. Mais non, faut qu'elle continue, qu'elle se vante de ses poissons tropicaux, il faut installer un filtre pour ceux-là, tu sais, elle a l'air de trouver que des poissons rayés bleu-mauve-turquoise, c'est bien mieux que des poissons rouges, surtout quand la lumière de l'aquarium les éclaire, le soir, mes parents et moi, on se sent comme dans le Sud!

Moi, j'aime mieux les poissons rouges, mais c'est vraiment beau chez Chloé, on voit que ses parents connaissent ça, la décoration. Le salon est très chic avec ses murs beiges, ses fauteuils en cuir, son tapis blanc. Le soir, les poissons font des picots de couleur qui se déplacent sur les murs. En plus, Chloé, elle a une vraie chambre de princesse, avec des grands rideaux roses, un lit en osier, une couette lilas et plein d'étoiles fluo collées au plafond. J'adore leur maison! Mais on joue surtout dans la cour quand je vais chez elle, pour pas salir le plancher. Il y a une balançoire, un hamac, une cabane où on a le droit d'aller. Ses parents ont leur potager et font du compost qui pue. J'ai déjà demandé à papa pourquoi nous autres, on n'avait pas de balançoire ni de jardin. Je me souviens plus de ce qu'il m'a répondu, sûrement qu'il

avait pas le temps ni le goût de s'occuper de ça. En tout cas, je lui ai dit que c'était pas grave, je l'échangerais jamais contre le père de Chloé.

Bye, à demain! Chloé tourne sur la rue avant la mienne. C'est rare que je vais chez elle, ses parents sont sévères. L'autre jour, je voulais lui parler au téléphone mais sa mère a dit Chloé est occupée, elle pratique son violon entre quatre heures et cinq heures, tu le sais, et elle m'a raccroché au nez. J'ai pas trouvé ça poli mais au moins, sa mère, elle fait des bons dîners. J'aime surtout quand elle prépare ses petites saucisses cocktail dans des croissants avec du fromage jaune. C'est pas ma mère qui ferait ça, elle fait jamais rien de bon! Souvent, mamie nous apporte des plats à réchauffer pour le souper. Vous auriez pas dû, voyons donc, Madame Côté, que ma mère dit, mais elle se fait pas prier pour les mettre au four puis les manger. Je lui ai déjà demandé d'en faire, des saucisses cocktail, elle a dit non. J'ai pensé avoir un bon point en lui faisant savoir que la mère de Chloé, *elle*, en fait *régulièrement*, mais elle m'a répondu que la journée où elle irait plus travailler et qu'elle resterait à la maison pour me torcher, elle m'en ferait tant que je voudrais, des saucisses cocktail.

Quand j'arrive après l'école, je fais pas trop de bruit. Des fois, ma mère dort, elle crie si on la réveille, parce qu'il y a déjà les voisins du haut qui m'empêchent de dormir, câlisse, Maria! D'autres fois, elle dort pas. Elle me prend sur ses genoux et je lui raconte ma journée. Sinon j'ai Roméo pour jaser. Il a l'air content de me voir, il doit s'ennuyer, tout seul, dans son bocal. Peut-être qu'à la fin de l'année, je vais avoir la permission de ramener Juliette chez nous, même si c'est juste pour l'été. Ils pourraient s'aimer, faire des bébés.

J'entre, je referme la porte doucement, je vais porter mon sac d'école dans ma chambre. J'entends l'eau couler à la cuisine, papa, peut-être. J'y vais moi aussi, me faire une collation, une tartine à la confiture de fraises. Les réglisses, c'est bon, mais ça bourre pas, je vois papa qui met de l'eau dans mon bocal. Papa? Sur le comptoir,

un petit sac de plastique transparent, plein d'eau, un poisson rouge. T'as acheté un ami pour Roméo? Mon père reste penché sur l'évier, il se retourne pas. Il est où, Roméo? je demande.

D'un coup sec, je comprends. Roméo est mort, papa? Roméo est mort, Roméo est mort! J'arrête pas de crier et en même temps, je me dis que c'est toute une coïncidence que moi et Chloé on ait parlé de ça aujourd'hui. Je pense aussi que Chloé pourra pas s'empêcher de faire un petit sourire quand je vais lui apprendre que mon poisson est mort. Elle va me dire je te l'avais dit ça dure jamais longtemps et elle va faire semblant de pas entendre quand je vais lui répondre qu'elle a pas rapport parce que Roméo il vit depuis cinq ans puis qu'elle peut bien s'étouffer avec ses poissons tropicaux. Pourquoi Roméo est mort, papa? Comment ça se fait, tu penses?

Papa répond pas. Je renifle, demande encore pourquoi. J'ai besoin d'une réponse, même si je l'entends déjà me dire que c'est la vie et qu'un jour on va tous, mais papa ouvre le sac, fait tomber le poisson dans le bocal propre, Maria, ça fait cinq ans que je le change chaque fois qu'il meurt, ton ostie de poisson. Ça dure pas ces affaires-là, tu le sais.

L'heure du lunch

J'aime beaucoup les hamburgers mais c'est salissant, faut dire que j'aime les garnir, moutarde forte au miel, cornichons, en fines tranches de préférence mais je me rabats sur la relish s'il n'y a pas de cornichons ce midi-là ou s'ils sont tranchés trop épais pour mon goût, ketchup ou sauce chili, rondelles d'oignons caramélisés, tout le monde sait que les oignons crus font faire des rots douloureux, et puis une si mauvaise haleine ensuite, mayonnaise, tomate, piments grillés, pour la viande je ne suis pas capricieux, bien sûr que j'aime l'agneau, mais je ne crache pas sur un bon boeuf haché, le hic, c'est qu'avec toutes ces garnitures je ne voudrais pas me salir, parce que l'heure du lunch, bureau, réputation, jolies filles, juste imaginer la chemise souillée ou une tache sur le veston devant la secrétaire rousse et ses petites amies, non, et puis au café non plus, je ne voudrais pas, les habitués pourraient dire des saloperies sur mon compte si des splash de sauce multicolores, une guédille brunâtre au bout du nez ou quelque chose entre les dents, et moi je ne saurais pas mais j'entendrais les rires, une très mauvaise digestion à coup sûr, un après-midi pénible, reflux gastrique, nausées, mauvais travail, patron mécontent, oh non, et les propriétaires, qu'est-ce qu'ils penseraient en changeant la nappe crottée, la belle nappe carreautee rouge et blanc, plus bonne qu'à jeter, non, il faut s'armer de napkins, et beaucoup, j'en prends pour la peine, une pile de trois quatre pouces, et puis bien s'essuyer, entre chaque bouchée, mon truc, avaler un bon morceau pour commencer, puis je tiens mon hamburger d'une seule main, la gauche, de l'autre, hop, une première napkin, je m'essuie les lèvres de droite à gauche et de gauche à

droite, je dépose la napkin, reprends le burger à pleines mains, puis une deuxième bouchée, rendu à ce point je dois laisser le burger dans l'assiette, je plie la première napkin en deux, je me tamponne les lèvres de nouveau, de droite à gauche et de gauche à droite, puis je range la napkin dans un petit sac en plastique apporté spécialement pour l'occasion, mais il faut la replier une dernière fois, sinon on voit la saleté au travers du sac, j'ai besoin de mes deux mains pour cette étape, bien disposer les napkins usées, sans m'énerver, à la bonne place, après je peux reprendre le burger, et je suis bien propre, tout au long du repas, comme il se doit, personne ne rit, tout est en ordre, et quand je finis de manger, mon sac de plastique est gonflé, si jamais il déborde avant la fin, je laisse tout tomber, c'est-à-dire que je continue à m'essuyer entre chaque bouchée, évidemment, je ne suis pas fou! mais alors je chiffonne les napkins en petites boules sur la table, je trouve ça très drôle, des fois même je ne peux pas m'empêcher de rire, quand je sors du café, je jette le sac à napkins dans la poubelle devant la tour, et je retourne travailler, propre, rassasié.

La pantry

Environ huit cents sacs d'épicerie — IGA, Métro, Super C, Mourelatos, Steinberg, oui, Steinberg —, neuf deux litres de boissons gazeuses variées, à moitié bues, probablement fermentées, une vingtaine de boîtes de gâteaux Vachon entamées — beaucoup de Jos Louis et de Roulés suisses, une ou deux boîtes de Mae West —, dix-sept salières et treize poivrières pleines de sel ou de poivre pris en un pain humide, certainement volées dans des restaurants, mais où? quand? impossible de savoir : voilà le contenu approximatif du premier sac de poubelle. À vue d'œil, il en faudra bien une cinquantaine. Je les imagine déjà, alignés sur le terre-plein devant la maison, bourrés d'aliments douteux et d'objets hétéroclites : bloc de couteaux élimés, service à fondue psychédélique, *Encyclopédie de la cuisine micro-ondes*, laine, encensoir, clous, manuels d'instructions, vieux *Larousse* rouge, testament de mon oncle André, mort il y a dix-sept ans. Ma mère est dans tous ses états, va-t'en donc, c'est mes affaires, c'est ma pantry! Elle pleure, me crache dessus, me renie. Le tout en même temps ou par vagues successives, entrecoupées d'un semblant de lucidité ou de reconnaissance, je n'arrive pas trop à savoir. Mon père rit.

Dans la canicule de juillet, la tâche ne paraît que plus colossale, et l'indignation maternelle, assommante. Mōnsieur qui visite jamais ses parents a pensé faire exception pis faire sa loi en arrivant icitte? J'ai des p'tites nouvelles pour toé, c'est pas de même que ça marché! On s'invite avant d'entrer chez le monde! On fait

pas le ménage à leur place! Je sais ben pas qui t'a élevé de même, c'est pas moé certain!

Depuis ce matin, ma mère est revenue à la charge au moins cinquante fois pour tenter de faire avorter mon projet. Je ne céderai pas aux insultes, à la flatterie ni aux menaces. À court d'arguments, elle finit, aux environs de midi, par concéder qu'il y aurait peut-être, oui, un peu de ménage à faire. Mais elle est obsédée par la peinture défraîchie et le prélat à astiquer. Elle ne veut rien jeter, malgré tout ce qui s'amoncelle dans le garde-manger, sur les comptoirs, la table et la cuisinière, sans compter ce qui doit croupir dans les armoires et le réfrigérateur — je n'ose même pas l'ouvrir. Une maladie, ce ne peut être qu'une maladie.

Je déplace un robot poussiéreux qui n'a sans doute jamais servi. Elle panique. Voyons donc, es-tu fou? Tu peux pas jeter ça, c'est Diane qui me l'a donné pour notre quarantième! T'en es-tu déjà servi? C'est pas de tes affaires! M'MAN! Si tu te débarrasses de rien, comment tu veux que je fasse le ménage? Je peux quand même pas peindre sans rien déplacer!

Ma mère s'enferme dans sa chambre de couture avec ses sept chats, elle les appelle l'un après l'autre, minou-minou-minou. Je l'entends qui renifle et parle tout bas. Je la laisse se calmer. Après une quinzaine de minutes, il me semble que c'en est assez, m'man, je fais rien de mal, je suis là pour t'aider, sors donc qu'on jase un peu! Elle allume la radio et continue à renifler. Je l'ai même pas jeté, ton maudit robot!

Aussi bien la laisser boudier. Je peux remplir les sacs de poubelle sans avoir à discuter. Mon père m'observe de sa chaise berçante. Tu penses pas qu'il faudrait mettre les bouteilles en plastique pis les boîtes de carton au recyclage? Oui, p'pa, je pense que ce serait bien. Mais je pense surtout que j'ai pas le temps. As-tu vu tout ce qu'il y aurait à trier?

Le calme s'installe. Mais ma mère réapparaît subitement, son gros matou noir dans les bras. Mielleuse. Les hommes, auriez-vous le goût que je vous fasse un bon steak pour dîner? Je pourrais aller chercher des patates au coin. Elle dépose le chat à terre. Je la vois dissimuler une boîte derrière son dos. Je grommelle que je n'ai pas faim. Même pas pour un p'tit gâteau, un beigne, ah! je le sais, un popsicle? Il fait assez chaud! Non, non, merci pour moi... Elle abandonne son manège, ses traits se durcissent; elle réattaque. Mon p'tit gars, j'ai soixante-douze ans, c'est pas un morveux de quarante ans qui va m'apprendre à tenir maison! L'occasion est belle et trop facile. M'man, j'ai pas quarante ans, j'en ai cinquante. Quand tu sauras compter comme il faut, je t'écouterai peut-être.

Elle ne dit rien, agrippe sa sacoche, sort de la cuisine. Ses injures retentissent à l'autre bout du corridor, la porte de devant claque. Mon père se tourne vers moi, les yeux écarquillés, t'as cinquante ans, mon gars?

Sans ma mère qui rôde, le travail avance rondement. Mon père s'efforce de m'aider, malgré son dos voûté et ses mains qui tremblent. Je lui tends les aliments gâtés, les articles en double ou en triple; il remplit les sacs. Nous parlons peu. Mais devant les ordures qui s'accumulent et les tablettes toujours aussi pleines, mon père rompt le silence. C'est de la belle grosse ouvrage qu'on fait là, hein! Ça oui, de la saprée bonne job! À la fin de l'après-midi, nous nous ouvrons une bière dans la cour.

Je passe à la salle de bains avant de m'enfuir pour la soirée, prends note de tout ce qu'il faudra revenir éliminer : bandes dessinées gondolées, cassettes VHS au ruban à moitié sorti, publisacs, cire à chaussures, bottes, croquettes pour chats à la fraîcheur douteuse – le tout pêle-mêle dans la baignoire; médicaments périmés dans la pharmacie; revues de tricot des années soixante-dix, produits désinfectants, bouteilles de shampoing vides, échantillons de parfums, et un paquet d'autres cochonneries par terre, en petits tas dans les coins.

Je retourne voir mon père à la cuisine avant de partir. Bien sûr, il reste à passer le plumeau et l'aspirateur, à nettoyer les comptoirs, le plancher, les électroménagers et l'intérieur des armoires. Avec un peu de volonté, je pourrais même donner une couche de peinture. Mais le changement est là, apparent. La cuisine semble vide. Plus aucun papier, bonbon ou babiole sur la table, les comptoirs sont dégagés, et le poêle, débarrassé des styromousses sales. Il pourra de nouveau servir. Même l'air est moins lourd, moins vicié.

Je salue mon père, attrape mon coupe-vent, prends le temps d'admirer la rangée de sacs verts devant la maison. Comme je tourne le coin, je vois ma mère arriver au volant de sa voiture. Elle ne me remarque pas. Son sourire me rassure d'abord — elle ne m'en tiendra pas rigueur. Mais je déchante. La banquette arrière déborde. Des sacs s'empilent aussi sur le siège du passager.

Je fige sur place, la regarde se stationner. Elle monte les escaliers, courbée sous le poids des sacs. Viens m'aider, elle hurle, il y a du stock à débarquer! Mon père sort, se dirige lentement vers la voiture. Elle se félicite. T'aurais dû voir ça, André, il y avait des belles ventes!

Coupe à blanc

J'avais pensé prendre ma bicyclette, mais la pluie tombait depuis des heures. J'ai appelé un taxi.

Le chauffeur ne parlait pas, trop occupé à faire fuir les piétons. Des gens traversaient, il accélérail, ricanait entre deux quin toé, ça t'apprendra à traverser sur la rouge! Zig-zags par-ci, coupe à droite par-là, mais qu'est-ce qu'il y a, monsieur, vous n'êtes pas dans votre assiette, vous aimeriez jaser, peut-être? J'hésitais entre le calmer ou l'engueuler, mais je n'osais pas, parler, le déconcentrer, un passant puis bang. Il a dépassé la rue Laurier, c'est ici, monsieur, c'est ici!! je lui avais dit plein de fois, mais non, trop occupé à foncer vite, toujours plus vite.

Je suis entrée chez lui les cheveux collés, les souliers pleins d'eau. Katya m'a offert son sourire, un fauteuil, du vin. J'ai dit non. Pas de vin. Ça n'a rien changé. Vin pas vin, j'ai perdu la tête. L'eau chaude, Katya, ses doigts qui sentaient bon. J'en ai oublié le taxi, la pluie. La vigilance.

J'ai choisi un disque récent, ouf! ça fait un bail que je n'ai pas écouté cette affaire-là, il a ri en m'embrassant. Il m'a observée de la tête aux pieds, beau et sexy comme d'habitude, puis il s'est éloigné sans rien dire, déjà occupé à préparer ses choses. J'avais compris. Il n'aimait pas ce que je portais.

Nous nous sommes installés, qu'est-ce que je te fais ce soir? Il n'attendait pas de réponse. Il parlait, il n'arrêtait plus de parler, avec ses sourires, ses clins d'oeil. Entre nous, c'était clair : il me ferait ce qu'il voudrait. Le miroir aurait dû m'avertir. Mais la discussion m'a étourdie alors qu'il fallait rester alerte. Je me suis laissée choir entre ses bras expérimentés, ses doigts d'homme-fée. Je lui faisais confiance.

Les ciseaux ont commencé leur travail, tchik. Il m'a parlé de ses clients, Miss T qui l'invitait à New York, Lord J et sa réception de gens superbes, d'interminables folies de bars huppés où culs botoxés et orteils refaits jouaient toujours les rôles principaux. Bla bla bla et bla, un malaise me gonflait le ventre. Il a continué avec Mme L et ses histoires ahurissantes, la fois où ils avaient pissé dehors, en plein centre-ville de Tokyo, oh, bon sang, mais *quelle aventure!*

J'avais pensé prendre ma bicyclette, mais il pleuvait trop fort, que je lui ai dit. Je voulais me donner une contenance, ce n'est pas simple, quand on a si peu de choses à raconter. Bien sûr, j'aurais espéré mieux, une anecdote spirituelle, mais il ne m'était rien venu d'autre. Tchik-tchik, il m'a fait un petit sourire en coin, l'air de dire allez, j'ai toujours une oreille pour des péripéties amusantes. J'ai continué sur le ton de la confiance, tu sais, dans le taxi, j'ai failli mourir, vingt fois plutôt qu'une, le chauffeur allait tellement vite, on se calme!, j'aurais aimé crier, je vais juste chez le coiffeur!

Il ne riait pas. Il ne faisait même pas semblant d'être intéressé. Mon répertoire n'était pas à la hauteur.

Petite tape sur les fesses, ciao mon beau, Katya partait, sans me regarder. Il commençait à être tard pour travailler. Je me trouvais belle, ça allait bon train, des pointes fines me chatouillaient l'œil. J'en pleurais un peu, ça pique, Samuel, ça pique!

Les larmes coulaient, c'était ridicule. Pourquoi faut-il toujours que je m'embarrasse ainsi?

Il a ri, merde, il m'a dit, ils paraissent de plus en plus, tes cheveux gris! Il va falloir t'appeler mémé. Je n'ai pas trouvé ça drôle, mais j'ai ri, pour bien paraître, j'ai ri pour changer de sujet, je lui aurais crié par la tête si j'avais osé, je lui aurais rappelé qu'il les rase, lui, par vanité.

Je commençais à avoir hâte qu'on ait terminé, repartir chez moi dans un autre taxi et cesser de rire jaune, cesser de faire croire que nous étions du même monde, le sien.

Soudain, il était lancé, la bave plein les yeux, je vais te faire quelque chose de très grand, je te jure, tu seras la seule à Montréal avec cette tête! Ok. J'étais d'accord. Avais-je le choix? Je *l'inspirais*!

Il n'était plus le même. Il coupait, il coupait, il était si fébrile, mais ça ne l'empêchait pas de parler. La litanie de ses réussites se poursuivait entre les tchik. Les concours à Barcelone, son nouvel amant là-bas. Il passait des commentaires grivois sur les mannequins qui lui avaient fait des avances. Je riais à gorge déployée, tiens, j'en prendrais, finalement, du vin.

Pendait qu'il allait me chercher un verre, j'en ai profité pour m'inspecter, profil droit, profil gauche, devant, derrière; étrange. Je ne comprenais pas ce qu'il avait en tête, mais je n'allais certainement pas m'inquiéter. Après tout, je lui faisais confiance.

Le vin était bon, un peu boisé, parfait pour accompagner la pluie d'automne. Il s'est vanté des champignons qu'il avait cueillis lui-même aux îles de la Madeleine la

semaine précédente, wow! trop chanceux!, je n'ai pas pu me résoudre à lui avouer que je ne prenais plus de ces cochonneries-là. Encore heureuse qu'il n'ait pas proposé qu'on en prenne ensemble, là, tout de suite. J'aurais toujours pu me défilier, lui rappeler pourquoi j'étais venue, qu'il fallait faire la job correctement.

J'observais sa décoration sobre, épurée. Un salon à même son appartement, parfait pour les stars! On n'a pas tous la chance d'être inconnus. Il faut bien des coiffeurs pour les gens qui ne veulent pas être vus dans une vitrine, rue Sainte-Catherine, en train de se faire malmener par un diplômé de l'Académie des tchik-tchik.

Et tchak. La séance était terminée. Il voulait passer à autre chose, là, maintenant. Plusieurs coupes s'étaient succédé, j'avais eu l'allure fière de mille actrices, mais ça, qu'est-ce que c'était au juste? Une coupe de garçon? Pourquoi si court? Ça ne me ressemblait pas. Nous avons quitté la salle de coiffure. J'ai payé dans sa cuisine, il prenait ses messages, planifiait sa soirée. Entre deux appels : aimes-tu ta coupe? Je l'adore, bien sûr, comme toujours.

Soixante-cinq. Plus cinq. Pour faire chic. Cinq, pour passer en priorité quand je rappellerai, pour qu'il parle de moi en bien à nos amis communs et aux autres, ses amis tout-sauf-communs. Cinq et un sourire plus que reconnaissant, je te remercie *tellement*, c'est *superbe*! Juste cinq et tellement mieux, presque rien quand on y pense.

Dehors, la rue Laurier étincelait sous la fine bruine. J'ai hélé un taxi. Sans lui, l'habituel reprenait sa place, je ne savais pas si j'en étais déçue ou simplement soulagée. Je m'en retournais d'où j'étais venue, un univers insipide, peuplé de gens ordinaires, qui ne pissaient pas dans le centre-ville de Tokyo, en fait, qui n'allaient pas à Tokyo du tout.

J'ai essayé de me regarder dans le miroir du conducteur, l'angle n'était pas bon, je me suis tournée vers la vitre. Ce reflet, je ne m'y faisais pas. Toupet étrange, cheveux courts sur la tête et longs dans le cou? Eh oui. Trendy ou pas, il m'avait fait une coupe Longueuil, le petit salaud.

Huit bières

Le gars achète huit grosses par jour, chaque jour. Il ne les achète pas d'un coup, il préfère en prendre deux à la fois. Il entre d'abord vers huit heures quinze, un peu après l'ouverture du dépanneur. Poli. Ça me laisse le temps de coincer un bout de bois sous la porte pour qu'elle reste ouverte, de préparer la caisse. Il se dirige vers les tablettes du fond. Il sait où trouver ce qu'il cherche : deux blondes peu goûteuses. Il ne change jamais de marque, même lorsque des rabais lui permettraient de boire à prix modique. Non, il ne se laisse pas tenter par la concurrence. Il achète ses bières sans jamais s'attarder, se contente de politesses pendant la transaction, bonjour, ça va? Il est sérieux. On pourrait croire à son visage fermé qu'il s'apprête à se rendre au bureau. Qu'il n'a pas de temps à perdre.

Le matin, il a souvent la monnaie exacte. Je mets ses bouteilles dans un sac de plastique blanc; il me remercie d'un hochement de tête. Il lui arrive de soulever sa casquette des Kings pour me saluer. Ces jours-là, je me dis que je suis dans ses bonnes grâces. Je me sens presque privilégiée d'avoir vu ses cheveux brun clair, rasés. Par la fenêtre, je le vois décapsuler une bouteille de ses doigts habitués, prendre une longue gorgée. Il reviendra dans une heure trente, prêt pour sa deuxième ration quotidienne.

Autour de dix heures, je le vois arriver au bout de la rue, mains dans les poches. Il marche d'un pas qui ignore les horaires remplis. Il porte une veste bleue

avec le chiffre douze cousu dans le dos, des jeans délavés un peu larges, un polo ou un t-shirt de couleur sobre. Ses vêtements sont toujours impeccables et sa barbe, rasée de près. Déjà un peu plus engageant, il laisse paraître le début d'un sourire, se dirige vers les mêmes tablettes au fond du dépanneur. Il a rapporté ses bouteilles du matin dans le sac blanc. Je déduis le montant de la consigne. Cette fois, il n'a jamais l'argent juste. Je lui demande s'il va récupérer son sac. Il préfère en avoir un nouveau, tu sais, celui-là est rendu collant dans le fond. Je soupire pour la forme. Il garde son demi-sourire. Passe une belle fin d'avant-midi. Toi aussi, à plus.

Un peu avant l'heure du dîner, je le revois pour la troisième fois. Durant cette période, le dépanneur est plus achalandé. Je vends plusieurs sandwichs préparés d'avance et des petits sacs de chips. Mais le gars n'achète rien d'autre que ses deux grosses. Un midi : hey, on a reçu une nouvelle sorte de paninis, tu devrais y goûter. Non merci, il a répondu. Il n'avait même pas pris le temps d'y penser. Puis il a voulu s'expliquer, ma blonde m'attend pour dîner... Il a tenté un clin d'œil de connivence, mais je ne voyais pas ce qu'on aurait pu partager.

Il revient vers quatorze heures trente. Des fois, il commente la météo s'il n'y a pas trop de gens qui attendent, trop chaud, petit vent frisquet aujourd'hui, humide... La température n'est jamais parfaite et ça rend la situation plus facile. Ça nous fait quelque chose à dire. Le gars n'a pas l'air ivre, mais il n'est plus vraiment le même. Sa respiration est un peu forte, comme pénible. Il a l'air mou. Le peu de vigueur qu'il avait en déposant ses deux bouteilles sur le comptoir, plus tôt dans la journée, a disparu. Quelquefois, il demande doucement peux-tu s'il te plaît mettre ça sur mon compte? Je pointe du doigt les pancartes PAS DE CRÉDIT affichées sur le mur derrière la caisse. Ah... depuis quand? Depuis toujours, man.

Après, je ne peux pas dire s'il revient ou non. J'imagine qu'il continue de boire au même rythme, jusqu'à la fermeture. Ou il boit de plus en plus vite. Ou bien il

s'arrête. Peut-être qu'il trouve que huit, c'est assez. Je suppose en tout cas qu'il retourne au moins une fois au dépanneur porter ses bouteilles, puisque chaque matin il arrive les mains vides, sans sac, et qu'il paie la consigne.

Quand je finis ma journée à quinze heures trente, je ne le croise pas sur mon chemin. Je pourrais demander à la caissière qui me remplace as-tu remarqué le gars tranquille au jacket bleu et à la casquette des Kings?, il achète deux bières aux deux heures. Mais nous ne parlons pas de ça. En fait, nous ne parlons pas. Elle me salue d'un hochement de tête et elle se rend vers les tablettes du fond. Elle revient avec une cannette de bière qu'elle cache sous le comptoir. Je ne sais pas combien elle peut en consommer, comme ça, sans les payer. Mais je ne crois pas qu'elle trouverait le gars aux huit bières fascinant.

Ce soir, je n'ai rien à faire. Je vais l'attendre, lui et son sac de plastique blanc. Je serai assise sur les marches du dépanneur avec deux bières, de sa sorte à lui.

On n'est plus des gamines

Zach était dans le salon quand je suis revenue, à moitié endormi dans le fauteuil, la télé en bruit de fond. Il s'est redressé en m'entendant entrer. C'était bien? Je lui ai dit oui mais la prof est un peu chiant. Au fond, je suis surtout contente de faire un petit quelque chose avec Betsy. Et bouger, ça fait du bien, tu sais. Tu devrais, toi aussi, faire un peu de sport, me les casse pas avec ton sport ma chérie, tu viens à peine de commencer et puis c'est que des étirements sophistiqués ton truc. J'avais pas grand-chose à répliquer, alors je lui ai parlé du gars qui arrêtait pas de nous regarder, Betsy et moi. Il est grand et a un bon ventre, on voit un peu de poil sortir de son t-shirt, devant et dans le dos, il en a plein sur les bras aussi, et ses grosses mains enflées viennent pas améliorer la vue d'ensemble. Il porte des pantalons vraiment usés qui pendent, et sa grosse face beige de toutou me revient pas. C'est là que Zach a commencé à me faire son regard *tu exagères*. J'ai rigolé, écoute, j'ai l'air méchante comme ça, mais je jure que je dirais rien sur cet homme, vraiment, pas le moindre petit commentaire, s'il avait pas cette foutue manie de nous dévisager tout le temps, Betsy et moi, comme si on était de la chair crue. Même quand il est au devant de la classe et nous au fond, il se gêne pas pour se retourner en faisant semblant de s'étirer, on dirait qu'il nous fait des clins d'œil. Zach m'a dit d'arrêter de m'en faire pour ces conneries. Je suis allée me coucher sans parler du reste. J'ai dormi profondément jusqu'à ce que Noam se réveille en pleurant.

La semaine suivante, Betsy m'a dit qu'elle pouvait pas venir au cours, parce qu'elle avait personne pour garder Mimi, maman a un souper entre vieilles copines prévu depuis des lustres. J'ai dit non mais Max peut pas te dépanner pour une semaine? Elle a changé de sujet et j'ai jamais su finalement. Quel petit con.

Je suis allée toute seule, avec l'idée d'organiser une séance de rattrapage pour Betsy. Louper le deuxième cours, vraiment, c'était pas la meilleure chose à faire, avec la salutation au soleil surtout, comment elle pourrait suivre la prochaine fois? Je suis arrivée une dizaine de minutes en retard. J'en croyais pas mes yeux, ils étaient encore assis en cercle, en train de papoter sur leur vie et tout ça. Non mais c'est une thérapie ou quoi? Au premier cours, il avait fallu se présenter, expliquer pour quelle raison on s'était inscrits — pour moi, rien de sérieux, bouger un peu, rigoler un soir par semaine avec ma sœur. Pour les autres, problèmes articulaires, blessures, anxiété, quête spirituelle. On avait écouté ces braillements presque la moitié du cours. J'avais observé un bon moment les lampions multicolores, les images de dieux hindous que je connaissais pas et les guirlandes de carrés en tissu. La prof hochait la tête avec sérieux, comme si tous ces gens allaient être guéris après leur dizaine de cours à cent vingt dollars, non mais quelle panacée ce yoga! Quand était venu mon tour, je voulais rester terre-à-terre, j'avais dit moi et ma sœur, on a envie de bouger parce que, mais la prof m'avait coupée d'une manière que j'ai pas aimée, votre sœur pourra s'exprimer elle-même, parlez-moi de vous. C'est là que j'avais remarqué son sourire mielleux. Je m'étais dit je la piffe pas trop celle-là.

Cette fois, ils semblaient avoir fait ça rapidement. Ils me regardaient ôter mon manteau sans parler. J'ai compris qu'il fallait me dépêcher. À part les vieux déglingués qui cherchaient à guérir, il y avait quelques filles d'environ vingt ans, habillées ce qu'il y a de plus chic dans la tenue sportive. Elles m'énervaient avec leur souplesse et leur corps maigre. Betsy, elle était comme ça avant, je veux dire avant Mimi, toute menue malgré les quarante desserts qu'elle engouffrait chaque jour. Moi,

j'ai jamais été grosse ni rien, juste normale, mais on pensait que j'aurais dû faire plus d'efforts, je le sentais bien. Je me suis assise dans le cercle. Leila s'est tournée vers moi avec son sourire perpétuel. Je peux pas croire que son vernis de femme zen s'écaille pas de temps à autre. Elle m'a demandé comment je m'étais sentie après le cours de la semaine passée, comme un charme, j'ai dit, pas de courbatures ni rien. Mais encore? Euh, c'était super, vraiment! Je me sentais relaxe en sortant d'ici, un peu comme si j'avais fumé un joint. Les gens baissaient les yeux, le silence était lourd, j'ai cru bon d'ajouter que je m'étais sentie différente depuis, d'une façon que j'aurais pas pu expliquer avec des mots. C'était faux, évidemment. Mais ma bonne volonté a eu l'air de dissiper le malaise.

Le gars bizarre était encore là à faire ses simagrées douteuses quand nos regards se croisaient. J'ai remarqué la rosacée sur son nez, ses cheveux sans coupe, trop longs. J'attendais qu'il place son tapis pour m'installer le plus loin possible. Il prenait son temps, il hésitait. Il a échoué au milieu de la pièce. Je pouvais aller en avant et cesser de penser à lui ou me cacher au fond et le surveiller. J'ai choisi l'avant. Ses yeux de porc se sont posés sur mon cul tout le long du cours.

On a passé beaucoup de temps à pratiquer la posture du chien. Avec l'autre et ses regards insistants, c'était plus ou moins confortable, à quatre pattes, jambes dressées. La prof passait voir tout le monde un par un, c'était interminable, cette pose, vraiment, le sang descendait dans ma tête et j'ai eu peur de m'évanouir. Elle s'est finalement arrêtée près de moi, bien, très bien, bonne souplesse, il y a déjà du changement depuis la semaine dernière, elle m'a poussée dans le milieu du dos, ramène tes épaules, c'est important d'avoir le dos droit, rapproche ton ventre de tes cuisses, expire, expire, tu peux aller plus loin, excellent.

Leila disait toujours d'inspirer, d'expirer, de faire le vide et de penser à rien. Moi, je sais pas comment faire ça. Je pensais tout le temps à Noam. Je voulais pas

qu'il pleure pendant que j'étais partie. J'espérais qu'il donne pas trop de mal à mon pauvre Zach, de plus en plus fatigué même s'il le disait pas, à force de travailler, de mal dormir, de s'occuper de Noam le soir parce que j'en peux plus des fois. Je pensais à ma belle-sœur qui amène constamment ses morveux pleins de maladies à la maison, ça m'énervait. Noam chope ces cochonneries une fois sur deux. Je préférerais voir plus souvent Betsy et Mimi. Sans Max. Bien content de faire des gui-gui-gou-gou en revenant du bureau, il s' imagine qu'il est un père de rêve, mais les couches, les biberons, l'heure du dodo, il s'en souvient pas. Il pose cinq cents questions à Betsy chaque fois qu'elle lui met Mimi dans les bras. Je pensais à la garderie, il faudrait en trouver une de toute urgence. Je pensais à la foutue caisse populaire, où je retournerais bientôt pour suggérer des placements, autoriser des prêts et des hypothèques, refuser des prêts et des hypothèques, prendre des pauses de quinze minutes, dîner avec Thomas et Catherine, endurer leurs sourires crispés quand je mangerais quelque chose qu'ils connaissent pas. Ces deux-là manqueraient pas de remarquer mon ventre, il pend bizarrement, je devrai attendre longtemps, encore, avant les petits chocolats à la cerise, sauf les dimanches après-midi, j'en mange un, deux ou trois, paraît qu'il faut trouver le juste milieu entre gâteries et gloutonnerie.

Couchés sur le dos, on devait imaginer une grosse lumière blanche qui circulait partout dans notre corps. Mais je me suis endormie. À la fin du cours, Leila a dit n'oubliez jamais que votre manque de souplesse physique est un symptôme de votre manque de souplesse psychologique. Puis elle nous a souhaité bonne semaine chacun notre tour en nous regardant dans les yeux et en faisant un petit salut, mains jointes comme les Japonais. Elle peut pas s'empêcher de se donner un style, celle-là.

À la maison, Zach faisait la vaisselle. Il m'a embrassée, m'a raconté en détail la partie de hockey. J'ai fait semblant d'écouter puis j'ai voulu savoir comment allait Noam. Il va, il va. Et toi, tu vas? Ouais. On s'est couchés tout de suite et on commençait à se caresser quand Noam s'est réveillé.

Le lendemain, j'ai eu mal au dos comme jamais avant. Je suis allée chez Betsy. Elle jouait par terre avec Mimi sur un tapis en plastique qui fait des bruits d'animaux. Noam dormait dans son landau. Il s'est pas réveillé quand Mimi a hurlé de terreur parce que le tapis avait meuglé. Je voulais montrer à Betsy ce qu'on avait appris, mais j'ai eu un peu de difficulté à tout me rappeler et ça me faisait pas trop de bien de refaire la posture du chien. Et le gros dégoûtant, il était là? Pfff, t'as qu'à venir pour connaître les potins intéressants.

Semaine trois : Betsy oublie son tapis. Leila lui demande un don volontaire pour lui prêter un des siens. Franchement, on savait pas trop combien ce petit service valait. Betsy a laissé quelques vingt-cinq sous dans la poterie pour les dons. Encore un cercle de blabla, cette fois, les signes du printemps dans notre corps, de nouvelles postures, le poisson, la chandelle, des conseils sur ci et sur ça. J'espérais que la prof vienne pas me pousser sur le dos comme l'autre fois. Puis il a fallu se mettre en équipe. Le gros dégoûtant était seul et Betsy a marmonné entre ses dents oh que Leila a de la chance d'avoir ce partenaire idéal! On rigolait comme des gamines quand Leila s'est approchée, les filles, je vais vous demander de vous séparer, travailler avec quelqu'un que vous ne connaissez pas va vous permettre d'être plus concentrées. Vous devez développer votre confiance! En un rien de temps, Betsy s'est retrouvée avec Leila, et moi, avec le gros dégoûtant.

Je peux pas dire que ça s'est mal passé, bon, j'ai pas trop aimé tenir ses mollets, surtout que ses pantalons trop larges descendaient, je devais le prendre à même la peau, sentir ses poils sous mes doigts. Mais on n'a pas parlé, il a rien fait, il y avait juste sa face, ses petits sourires dépravés... J'ai essayé de lui imaginer une vie, pompier, boulanger, facteur, comptable, j'ai pas réussi. Le cours terminé, Leila a repris ses courbettes ridicules. Les trois-quarts du groupe se sont agglutinés autour d'elle, qu'est-ce que tu penses de ça, Leila, qu'est-ce que je devrais faire, j'ai réalisé

que ma vie. Betsy tendait l'oreille; moi je préférais m'éclipser en douce au lieu de m'étaler.

Les cours ont défilé. Malgré ce que Leila en disait, je sentais zéro amélioration côté souplesse. Il faut dire qu'elle nous demandait de pratiquer un peu tous les jours à la maison, mais c'était au-dessus de mes forces. Le jour, avec Noam, les repas, le ménage : pas le temps. Le soir, me contorsionner pendant que la télé joue fort, que Zach me regarde du coin de l'œil? Au fond, j'aurais dû m'inscrire au gym du quartier. Mon pendouillant serait peut-être parti et Betsy aurait sans doute préféré. C'était pas comme si elle et moi on passait vraiment du temps ensemble, au yoga, vu qu'il faut pas parler. Betsy venait de moins en moins, de toute façon. Soit elle était trop crevée, soit maman pouvait pas garder.

Un soir qu'on revenait d'un cours, il s'est passé un truc bizarre. Betsy parlait pas. Moi, ça me mettait mal à l'aise de marcher dans le silence. Faut dire que ma sœur, elle bavasse plus qu'à son tour en temps normal. J'ai fini par lui demander ce qui clochait. Elle s'est fait prier, m'a assurée qu'il y avait rien, non, vraiment, jusqu'à ce que tout déboule. Elle m'a sorti que le temps nous effrite. Que même si on a l'air jeune, encore, pour un moment, on deviendrait vite de vieilles décrépies. Dans douze ans, quinze tout au plus, elle me dit, nos enfants vont penser à nous avec pitié. Si on a un peu de chance, ils auront de l'amour, de la reconnaissance, oui, mais la pitié, on n'y échappera pas. J'ai pas su quoi répondre. J'hésitais entre lui demander qui lui avait mis ces idées dans la tête et débiter les encouragements habituels — mais non, mais non, la vie est belle, tu sais, pense à Mimi et à ses sourires de Chinoise, pense aux glaces à la vanille sur mon balcon, pense à — quand elle a rajouté en tout cas, profite bien de ces années avec Noam, les meilleures, je crois.

On n'a plus vraiment parlé jusqu'à ce que j'arrive à la maison. Zach dormait sur le canapé. J'ai fermé la télé, Zach? Je l'ai bordé avec la couverture de laine. Il

avait l'air fatigué mais paisible. J'ai passé ma main dans ses cheveux grisonnants. Il était de plus en plus séduisant, mon Zach, avec les années. Alors quoi, j'en suis rendue à aimer les rides au coin des yeux? Bientôt les ventres mous et les mentons triples? J'ai trouvé ça beau, réconfortant, après les foutues angoisses de Betsy.

Environ trois, quatre semaines avant la fin des cours, alors que je me présentais encore seule au centre, Leila avait une surprise pour nous. Aujourd'hui, pas de yoga physique, un spécial yoga de l'esprit! Tout le monde semblait enthousiaste. Sans vraiment m'en rendre compte, je me suis assise à côté du gros dégoûtant. J'avais un peu décroché durant les dernières semaines, je veux dire, il continuait toujours à me regarder trop souvent, mais tant qu'il me laissait tranquille... Après tout, il est *indispensable* de cultiver le détachement, comme dirait Leila.

Il fallait faire une chaîne d'énergie, j'ai pris sa main. Mais j'étais toujours aussi pourrie en méditation. Et j'avais faim. Je pensais Noam, Zach, Betsy, Max, prêts, hypothèques, et surtout, surtout, petits chocolats à la cerise. On répétait nos mantras depuis un bon trente minutes, lam, lam, quand j'ai senti la grosse main chaude. Mais qu'est-ce qu'il foutait? J'ai entrouvert mon œil gauche pour tenter de voir. Rien, sa main bougeait pas. J'aurais pourtant juré que ce gros dégueulasse me flattait. Ou c'était l'énergie qui circulait trop bien entre lui et moi? Du coin de l'œil, j'ai vu Leila qui m'observait, les yeux plissés. Avec une voix trop douce, trop calme, trop tout, elle répétait sur un ton quasi inhumain : vous gardez les yeux fermés, vous vous concentrez sur l'énergie qui émane de vos voisins et qui circule en vous, vous êtes détendus, vous gardez les yeux fermés...

Je me suis levée dès que Leila nous a souhaité une excellente semaine en joignant ses mains. Elle m'a fixée d'un regard perçant qui m'a presque fait peur, mais les autres l'ont encerclée et elle est disparue sous eux, dévorée peut-être. J'ai couru au vestiaire. Le gros m'a rejointe. J'ai enfilé ma veste de laine sans le regarder. Ta

copine, elle vient plus aux cours? Sa voix était comme moite. C'est pas ma copine, c'est ma sœur. Ah... Et elle vient plus? Non, elle vient plus. Je faisais de mon mieux pour être sèche.

Un silence a suivi. Mais il continuait, plié sur lui-même pour attacher ses chaussures, c'est la première fois que tu fais du yoga? J'ai pris mon tapis, mon sac de sport, j'allais m'enfuir. En me retournant, j'ai failli foncer dans Leila. Elle était à deux pouces de moi. Droite. Les mains sur les hanches. Excuse-moi, Audrey, ta sœur — Élisabeth, je crois? — elle ne vient plus au cours? Qu'est-ce qu'ils avaient tous avec ça! Non, elle vient plus. Puis-je savoir pourquoi? Parce que t'es trop chiante. Je me suis retenue. Tu sais, Leila, Betsy est très occupée, avec son bébé et tout. Moi non plus, je trouve pas ça évident avec mon petit Noam. C'est pas simple de s'organiser!

Je pouvais pas croire que j'étais en train de me justifier, d'inventer des excuses, de me sentir mal à l'aise pour cette conne. Ça vous fait quel âge, à toi et ta soeur? Quoi? Élisabeth et toi, vous avez quel âge? Elle me regardait de haut en bas sans se gêner, j'aurais pas été étonnée qu'elle me tâte le gras de ventre. Vingt-neuf et trente-deux ans, pourquoi? Oh! Dis donc. On n'est plus des gamines... Faudrait vraiment faire attention, vous deux. Tu sais, avec les bébés, on trouve toujours une excuse pour ne pas prendre soin de soi.

J'ai cherché du regard le gros dégoûtant. Il était parti. T'as raison, Leila, faut pas se laisser aller si on veut rester belles et en forme comme toi! J'ai souri, je suis sortie. Des nuages roses s'effiloçaient dans le ciel. J'étais surprise qu'il fasse encore clair. Il y avait un bon vent tiède. Du vert tendre commençait à apparaître dans les arbres. J'ai inspiré et expiré profondément. Sûr, ça m'aiderait pas à rester ferme, mais quel bonheur de me taper un chocolat à la cerise sur le chemin.

Le temps des vacances

Vous prenez votre décision au bureau. L'après-midi du vendredi est déjà bien entamé. Il fait si beau que personne n'a le cœur au travail. La perspective d'une énième fin de semaine à vous détendre, à lire, à manger de bonnes choses en sirotant un verre de rosé vous rend malade.

Vos collègues ont prévu le nécessaire. Ils vous gaveront de descriptions détaillées et de sourires complices tout au long de la semaine prochaine. Au fait, non. Jeudi ou vendredi, ils seront déjà dans la planification exultante de la fin de semaine suivante.

Lundi, mardi et mercredi, donc, vous lirez dans leurs yeux le contentement de raconter ces petits plaisirs dont ils croient, de toute évidence, détenir l'exclusivité : j'ai rencontré le nouveau chum de ma fille, tu aurais dû voir mon plus jeune se remplir les poches de bleuets sauvages, Philippe et moi à l'auberge, tranquilles, fabuleux ce BBQ avec mes frères et sœurs, c'est qu'il faut savoir profiter de l'été, ça passe tellement vite! Tous se félicitent de ne pas être à votre place. Ils ne peuvent le cacher, en particulier lorsqu'ils demandent *Et toi, Michelle, qu'as-tu fait de bon?* Ce n'est pas de la politesse, vous le savez. Un simple désir de se rassurer que vous ne pouvez plus supporter.

Vous décidez sans vraiment vous en rendre compte qu'il faut cette fois-ci avoir quelque chose à dire. À *répliquer*. Vous fixez votre choix rapidement, sans grande hésitation. Cette auberge des Laurentides, vous pouvez vous y rendre en moins de deux heures par autobus. Les prix sont raisonnables; le village, agréable. Là-bas, vous n'aurez pas le temps de vous ennuyer.

* * *

Vous êtes trop fatiguée pour lire. De toute façon, vous connaissez presque par cœur ce roman de Jane Austen attrapé avant de partir. Lu une fois par année dans les trois dernières années, pour être précise.

Vous passez le trajet d'autobus à observer l'autoroute 15, son gris, ses familles en exil dans le Nord pour le week-end.

* * *

L'autobus vous dépose chez Fruits et légumes Val-David sur la 117, un peu plus tard qu'à votre heure habituelle de souper. Puisqu'il faut traverser le village pour accéder à l'auberge, vous en profitez pour faire vos courses. La cuisine mise à la disposition des visiteurs vous a charmée. Vous n'aimez pas manger seule au restaurant.

Après avoir signalé votre arrivée à une vieille dame, vous vous délestez de vos emplettes à la cuisine, contiguë à la réception. C'est à peine si vous regardez la table

ronde où soupent deux hommes d'à peu près votre âge, un garçon au début de la vingtaine, et une femme blonde, les soixante ans bien sonnés. Ils mangent un ragoût et des pommes de terre. N'est-ce pas déplacé à ce temps de l'année? Vous esquissez un sourire forcé en passant près d'eux.

La cuisine est immense, industrielle. Elle comprend quatre éviers, deux cuisinières à gaz de douze ronds, et un grand îlot recouvert d'un comptoir de bois, sous lequel sont rangés chaudrons, poêles et plaques de cuisson. Un réfrigérateur aux portes coulissantes occupe un mur à lui seul. Chaque visiteur dispose d'un grand panier de plastique pour ranger ses aliments. Il suffit d'y inscrire au feutre son nom, ses dates d'arrivée et de départ. Un comptoir longe de grandes fenêtres, mais il fait trop noir pour discerner quoi que ce soit à l'extérieur. Tous les autres murs sont recouverts d'armoires, dont les poignées ont été remplacées par une moitié de bol, d'assiette ou de tasse, selon la vaisselle qu'on y a rangée.

Lait 1%, beurre mi-sel, fromage frais, confitures aux prunes, saucisses vin et échalotes, zucchini, emmenthal, kiwis, pommes, sauce tomate, rosette de Lyon, jambon forêt noire, basilic frais, vin rouge. Votre panier de plastique déborde, mais vous n'osez pas en prendre un deuxième. Dans un sac de papier rapporté de l'épicerie, vous placez les pâtes, le pain tranché, les barres granolas, les sachets de thé Earl Grey, l'ail, l'oignon rouge et les bananes. C'est peut-être trop pour deux jours. Vous vous en fichez.

Vous montez à la chambre, déposez votre sac de voyage, procédez à une inspection sommaire des lieux. Votre regard reste accroché quelques secondes au miroir de la commode. Vous tirez vers l'arrière la peau de vos joues pour redonner un semblant de vigueur à cette chose flasque — un tic. Vous redescendez aussitôt.

Les pâtes tomates-basilic sont prêtes en un temps record. Dans la salle à manger, toutes les tables semblent faites pour accueillir six personnes ou plus. Vous déposez votre assiette, votre fourchette et votre verre sur l'une d'elles. Vous vous sentez perdue. La table ronde est toujours pleine. On y boit maintenant du café filtre accompagné de sablés écossais. Vous raffolez des sablés écossais. Vous détestez le café filtre.

Vous ne jetez pas un seul regard à vos voisins de table. Vous n'écoutez pas leur conversation. Vous engloutissez le plat de pâtes. L'idée de vous servir un verre de vin vous occupe un instant, mais la faim vous empêche de quitter votre assiette. Vous n'y repensez plus. Votre repas dure six minutes trente-huit. Vous ne faites pas de thé, lavez votre vaisselle, montez vous coucher, et tombez sur le lit, repue, lourde, presque morte. Est-il normal d'être aussi fatiguée sans raison valable? Vous ne vous déshabillez pas. Votre sommeil est profond, calme, sans souci.

* * *

Le chant des oiseaux vous réveille tôt, ou le rai de lumière, peut-être? Hier, vous avez oublié de tirer les rideaux.

L'auberge est silencieuse. Quelle heure est-il? Vous descendez à la cuisine sur la pointe des pieds. Personne n'est levé. Ça vous arrange, dans vos vêtements fripés. Les grandes fenêtres noires de la veille donnent maintenant sur un jardin à moitié sauvage, brumeux. Vous avalez un kiwi, puis deux toasts au fromage frais et à la confiture de prunes. Une grande tasse de thé à la main, vous vous dirigez vers la terrasse couverte de rosée, ôtez vos sandales et traînez, pieds nus, dans l'eau fraîche du petit matin. Un chat gris que vous n'aviez pas remarqué la veille vous tient

compagnie. Il se frotte de temps en temps sur vos chevilles, puis retourne se coucher en boule sur une chaise.

Vous ne vous hâtez pas. Le thé terminé, vous rangez vos choses, prenez une douche, puis partez à pied. Vous passerez la journée dans la nature.

* * *

Vous commencez à préparer votre souper vers 18 h 30. La cuisine est bondée. Vous auriez préféré attendre qu'il n'y ait plus personne, mais impossible : vous mourez de faim. L'îlot a été envahi par les deux hommes de la veille. Ils coupent des légumes. Près d'eux, le garçon lit attentivement les instructions d'une boîte de Kraft Dinner. La femme plus âgée, mitaines isolantes en main, semble sur le point de sortir quelque chose du four.

Il n'y a pas d'autres occupants à l'auberge. C'est, en tout cas, ce que vous en avez déduit. Durant l'après-midi, vous avez passé quelques heures à relire *Raison et sentiments* sur la terrasse, avec le chat gris. Vous étiez bien placée pour remarquer les allées et venues, et n'avez vu que ces quatre-là errer, revenir de leurs activités de plein air, jouer de la guitare dans le jardin comme si vous n'y étiez pas.

Vous sortez les saucisses, l'emmenthal, l'oignon rouge et les zucchinis. De vieux haut-parleurs diffusent une émission de radio. Vous croyez reconnaître *Ascenseur pour l'échafaud* de Miles Davis. La dame sort du four une plaque remplie de poivrons et de champignons grillés. Une odeur sucrée fait gargouiller votre estomac. Du coin de l'œil, vous la voyez présenter son assiette aux deux hommes et au garçon.

- Oui, jusqu’à Mont-Tremblant! On a... conseillé à moi le bicyclette. Et si je ne pas apporter un cadeau à mon mari, il sera... pas content!

Elle rit, c’est affecté. Vous palpez son malaise. En déduisez que son français approximatif lui demande beaucoup d’efforts.

- Alors, je... acheter un t-shirt pour lui. Et vous? Vous... faites quelque chose spécial?
- Eh bien nous, on a fait le P’tit Train du Nord en vélo, super piste, c’était vachement bien! On a commencé du côté de Sainte-Agathe-des-Monts, on est revenus sur nos pas et on a continué jusqu’à Sainte-Adèle. C’était assez pour nous! On a passé un aprèm tranquille à l’auberge.
- Clément en a profité pour nous emmerder avec ses trois accords à la guitare...
- Pfff, l’autre! Mōnsieur pseudo-sérénité...

Le plus jeune ne décrit pas son emploi du temps. Il l’a peut-être fait avant que vous n’arriviez. Ou il est trop concentré sur la marche à suivre pour réussir un Kraft Dinner. Allez savoir.

Vous mourez d’envie de raconter votre randonnée matinale en kayak, seule ou presque sur la rivière du Nord, l’eau noire si calme, les arbres penchés et les belles maisons. Mais vous vous taisez. Il faut couper les oignons. Ça n’aurait pas de sens de raconter votre bonheur les yeux pleins d’eau. Et vous finiriez sûrement par tout déballer, vous vous connaissez. Vous confesseriez que votre randonnée idyllique s’est soldée par une heure trente de réflexions sur la vie sans Jacques. Bien sûr, vous ajouteriez aussitôt, sans reprendre votre souffle, que vous ne regrettez rien, non, rien de rien, pas même les repas gargantuesques qu’il vous préparait tous les soirs en attendant votre retour du travail. Mais le mal serait fait. Ce serait déplacé, et si désespéré, d’être trop rapidement intime. Vaut mieux se taire. Couper les oignons.

- On a acheté quelques bouteilles de micro-brasseries locales. Franchement, je suis épaté, je dirais même qu'on n'a pas autant de choix en France, en tous cas pas dans les petits villages comme ici... Une bière, au fait?
- Non, merci, non, je ne bois pas, répond la femme, toujours mal à l'aise.

Pour changer de sujet, peut-être, elle demande :

- Savez-vous s'il y a un bon fruitier près d'ici?

Sans réfléchir, en déposant sur le feu une casserole remplie d'eau, vous répondez :

- À la jonction de la rue principale et de la 117. C'est là que l'autobus m'a laissée.
- Ah bon? Et vous... arrivez de... où?
- Montréal.
- Oh! j'ai dû... pas voir. Merci... Vous voulez les légumes?

Elle vous tend l'assiette. Vous goûtez à un poivron, puis à un champignon. Ils sont exquis. Vous souriez, dites merci. Vous savez que désormais, vous ne mangerez pas seule.

- Dis donc, les proprios, tu les as vus, toi, Clem?
- Il y a ce vieux bougre qui nous a donné nos clés, hier, sinon, j'ai vu personne. Pourtant, c'est propre tout le temps, il doit bien y avoir quelqu'un...
- Moi c'est une dame, assez vieille aussi, qui m'a accueillie.
- Oh, husband and wife, for sure! Ils... habitent ici. Je pense.

Clément, solennel :

- M'sieurs dames, on vous invite tous très cordialement à partager cette salade avec nous! Il y en aura trop pour deux, c'est certain!

La mixture préparée par les deux Français n'a pas l'air particulièrement alléchante : macaronis, laitue, jambon, cheddar orange, poivrons verts crus. Le tout arrosé d'une vinaigrette commerciale. Vous acceptez quand même en souriant, sans rien proposer en échange.

Ils se dirigent vers la salle à manger. Vous restez dans la cuisine avec le plus jeune. Sérieux, il brasse vigoureusement sa casserole de Kraft Dinner pour en faire disparaître les derniers grumeaux orange. Vous faites revenir vos saucisses dans un peu de beurre, avec les oignons et les zucchini. Le fumet vous rend presque folle tant vous avez faim. La cuisson terminée, vous ajoutez une tranche d'emmental sur chacune des saucisses, baissez le feu, et attendez que le fromage fonde.

Quand vous arrivez à table, on reluke votre plat avec envie.

- C'est pas justeeee! D'habitude, c'est les hommes qui se régalaient et les femmes qui grugent une salade!

Vous riez de bon cœur et donnez une saucisse à vos copains français. Ils vous tendent le bol de macaronis macérés. Vous déclinez poliment :

- Merci, peut-être plus tard.

Le souper est agréable. Vous apprenez entre deux bouchées que la dame s'appelle Ana, qu'elle vient de Philadelphie. Elle parle le français dès qu'elle a un moment, elle aime beaucoup le Québec, en particulier les Laurentides, qu'elle se plaît à sillonner, même si l'accent d'ici est moins joli, moins *pur*, que celui de France. Vous croyez comprendre qu'elle est bibliothécaire, même si elle pourrait être à la retraite depuis déjà quelques années. Les deux Français, Clément et Pierre, habitent à Lille. Ils sont en vacances pour quatre semaines au Québec, qu'ils s'obstinent à nommer *Canada*, ils adooooorent leur voyage, les gens, l'accent, la nourriture, mais pas le pain d'épicerie ni la poutine. Julien, le plus jeune, joli garçon malgré ses cheveux longs et emmêlés, devait passer la fin de semaine en camping avec des amis. Les amis ont annulé à la dernière minute et Julien s'est retrouvé ici, à l'auberge, parce qu'il n'avait pas envie de rester avec ses *vieux*.

Et vous. Vous êtes si décontractée que vous arrivez à parler de n'importe quoi. Sans avoir à vous dévoiler. Vous savez écouter, placer un mot drôle ça et là, rire

quand il le faut. Vous ouvrez la bouteille de rouge. Soudain, vous hésitez : faut-il servir de l'alcool à Julien? Quelle idiote faites-vous, s'il peut passer la fin de semaine seul à l'auberge, il est bien capable de supporter un peu de vin.

Ana lève son verre d'eau.

- Je... propose un toast. Si j'étais avec vous plus souvent, mon français... serait vraiment bon!

Vous trinquez. Dans la foulée, même si vous n'avez plus faim, vous vous écriez d'un ton un peu trop enthousiaste :

- Je mangerais bien un peu de cette belle salade, moi!
- Volontiers, dit Pierre en vous tendant le grand bol.

Vous prenez une portion si petite que cela frise le ridicule.

- C'est gentil, on veut être polie, faire plaisir à ses nouveaux copains?

Vous rougissez mais riez de bon cœur. Pierre vous rappelle Jacques. Vous ne sauriez pas exactement dire pourquoi. Jacques était — il *est* toujours — grand, blond grisonnant, peu costaud, pas sportif mais pas intello, du genre qu'on ne devine pas au premier contact. À bien y penser, lui-même ne savait pas tellement ce qu'il voulait ou ce qu'il valait. Comme son indécision vous agaçait! Sur plusieurs points, Pierre n'est pas comme Jacques. Musclé, sportif, brun et pas très grand. Vous l'imaginez peu bavard, plus enclin à se confier à ses amis ou collègues qu'à sa propre femme. Voilà sans doute pourquoi il vous rappelle votre ex-mari.

Clément vous sort de vos rêveries.

- Québec, la ville, c'est bien?

Vous riez doucement.

- Une fille de Montréal n'est pas censée répondre à cette question, ma foi, beaucoup trop politique!

Devant l'air perplexe de Clément, de Pierre et d'Ana, vous vous ressaisissez :

- Oui, c'est magnifique. Vous allez adorer.

Le repas tire à sa fin. Votre ventre, tendu par tant de nourriture, émet de drôles de gargouillis, mais vous seriez capable de continuer à manger, encore et encore, juste pour étirer la soirée et votre plaisir d'être là. Clément sort des bols, apporte un pot de crème glacée Coaticook, dont il sert de grosses boules dans des bols remplis d'expresso.

– Très rigolo cette compagnie, c'est indien?

Vous pourriez vous dire que Clément n'est qu'un *maudit Français*, mais non. Pour être honnête, vous le trouvez presque charmant, cet homme, même si vous ne sauriez dire pourquoi. Sans doute parce qu'il habite Lille, et que cela rend toute relation impossible.

Ana se lève, sonne à la réception. Le vieil homme se présente en haut des escaliers.

– Sir, would you like to eat some ice cream with us?

Elle revient en haussant les épaules :

– Il ne veut pas. Il avait l'air... tired.

* * *

La conversation s'est amollie. Comme la crème glacée au fond des bols, pensez-vous. Puisqu'il le faut bien, vous vous levez, poussez un court soupir la main sur votre ventre, allez à la cuisine et faites monter de l'eau savonneuse dans l'évier. Ana empile les couverts, vous suit, et nettoie les comptoirs de bois en sifflotant. Julien bafouille un salut général et part se coucher. Ce garçon est bien discret! Vous n'auriez pas imaginé qu'en plein dans la fleur de l'âge, on puisse être taciturne comme ça.

À la radio, *Money Jungle*. Clément et Pierre ouvrent leur guide de voyage. Ils seront encore deux semaines et demie au *Canada* et souhaitent visiter le Vieux-Québec, observer les baleines à Tadoussac, faire le tour de la Gaspésie et peut-être terminer par le lac Saint-Jean, avant de revenir prendre leur avion à Montréal. Vous dites que c'est ambitieux. Puis Clément ajoute, mais vous n'en n'êtes pas tout à fait certaine :

- Notre avion repart le 31 août... Ça pourrait être sympa de passer quelques jours sur le Plateau Mont-Royal, on n'a vu que le Vieux-Montréal à notre arrivée. On pourrait se boire un petit verre ensemble?

Ce vacarme dans la cuisine! Il vous a fait rater les dernières phrases, vous les avez devinées plus qu'entendues. Vient-on vraiment de vous inviter à boire un verre? Vous souriez d'instinct, cherchez dans les yeux de Clément une confirmation quelconque, un clin d'œil ou un geste qui vous confirmerait qu'il attend une réponse. Mais vous ne trouvez rien, rien, vous êtes engourdie par votre incertitude.

Il aurait fallu que vous attrapiez l'invitation au vol, bien sûr, voici mon numéro, n'hésitez pas à m'appeler quand vous serez de retour à Montréal! On ira dans un troquet sympathique, pas loin de chez moi. Mais s'il avait dit autre chose? Si Clément avait simplement l'intention de boire une bière dans un bar du Plateau, avec Pierre, sans vous, pour ressasser leurs souvenirs frais avant le grand départ, le retour à la vie normale? Il vous semble pourtant que ce bref éclat, dans ses yeux, que le ton presque gêné, non, il a bien dû...

Votre réflexion s'éternise, fige le silence, votre sourire.

Puis le flottement cesse, la conversation reprend, en apparence aussi gentille, cordiale et candide, mais vous savez que quelque chose s'est brisé, que le cœur n'y est plus. Cet homme, vous l'avez malgré vous repoussé poliment, alors que vous

auriez aimé le revoir, rire à gorge déployée, anticiper le moment où, grisée par l'alcool, vous auriez frôlé son épaule. Il serait possible, peut-être, de le relancer, maintenant ou avant la fin de la soirée, de glisser votre numéro dans sa main en essayant de ne pas avoir l'air trop désespérée, d'attendre son appel. Au pire, quoi? Il n'appellerait jamais, ce ne serait pas la fin du monde, vous auriez essayé, pour une fois, tenté quelque chose. Mais vous savez que vous n'oserez pas. Vous n'avez jamais osé. Vous continuerez cette conversation inoffensive. Rirez des clichés France-Québec comme si vous les entendiez pour la première fois. Direz bonne nuit à Pierre et à Clément sur un ton à la fois amical et détaché.

Demain matin, pendant que vous mangerez vos toasts au fromage et à la confiture de prunes, ils descendront les escaliers, ensevelis sous les bagages, régleront la note. Vous les laisserez partir. Ils iront à Québec, à Tadoussac, à Gaspé, à Alma, et, enfin, à Lille. Vous retournerez, vous, à Montréal. Ce souper n'aura aucune incidence sur le cours de votre vie. Et cette semaine, quand les collègues vous demanderont *Et toi, Michelle, qu'as-tu fait de bon?*, vous répondrez comme d'habitude.

Je ne voulais pas

Elle me regarde. Exaspérée. Dégoutée, peut-être. La bouche qui se coince à la commissure des lèvres. Les yeux frémissants. Des remontrances silencieuses dans ma propre maison. Je la voyais quand je préparais la salade de pâtes, le confit de canard, les piments sur le gril et le fondant au chocolat. Maintenant elle se régale, elle dit c'est un délice! et se resservira, une deuxième assiette et plusieurs verres de vin. Mais ses sourires crispés pareils à du savon sur la langue. Sa morale à deux sous sur la politesse alors qu'elle ignore que le couteau va à droite et la fourchette à gauche.

Pourtant, moi non plus, avant, du temps de soeur Germaine de la Croix, je ne le supportais pas. Mes yeux fermés d'aversion quand j'entendais ses pftsit-pftsit, la salive projetée entre les dents, la langue qui claque, les lèvres pressées l'une contre l'autre mais entrouvertes en plein centre. Pftsit-pftsit! Un bruit de souris qui agonise, de larve qu'on écrase, de fruit pourri qui exhale ses gaz. Je dis que je le fais pour me nettoyer les dents, mais je ne sais pas, je ne sais pas, et la bru qui finit par me demander, avec une candeur que je croirais presque, pourquoi vous faites ce pftsit-pftsit? En êtes-vous consciente? Vous le faites si souvent! Elle voudrait dire compulsivement.

Oui, je réponds oui, je lui raconte. Soeur Germaine de la Croix, ses pftsit-pftsit après le pain chaud, la soupape et le chocolat, les haut-le-cœur dans le réfectoire silencieux, et cinquante ans plus tard, se réveiller un matin et entendre pftsit-

pftsit après le café au lait, constater avec effroi que ça vient de soi, qu'on n'a pas su échapper à la répétition du tic maudit, recommencer, ne rien pouvoir faire, demander à son mari si ça fait longtemps, de quoi parles-tu chérie? et ça reste, ça ne veut plus partir, ça en fait vomir d'autres désormais.

Et la belle-fille qui continue. Vous savez que Benjamin a commencé, lui aussi, à la fin des repas? surtout après des sauces onctueuses. Lui dire, à la belle-fille, je suis désolée, je ne voulais pas! Mais à l'intérieur de soi, ne pas être désolée du tout. Se dire tu as pris mon fils, endure. Dissimuler un sourire mais rougir de fierté, parce que fiston fait comme maman, et pftsit-pftsit! pftsit-pftsit! projeter des postillons sur la nappe en servant le fondant au chocolat.

Nous ferons la vaisselle en prenant un thé vert à la mangue et au gingembre

Il y a beaucoup de gens à l'heure de la pause. Hommes et femmes, collègues et inconnus. Je dois m'adosser contre le mur du fond pour libérer de l'espace. Les manteaux empestent la cigarette. Personne ne parle. Une voix préenregistrée nous rappelle le chemin parcouru : Neuvième étage. Cet ascenseur descend. Devant moi il y a un homme qui, chaque matin, achète un muffin au son et un jus de pomme à la cafétéria du douzième étage. Je ne connais pas son nom.

La première gorgée de café me brûle la langue. Je pourrais faire un petit bruit ou dire ouch, mais ça briserait le silence, alors je ne fais rien. L'homme entame son muffin. Je regarde ses épaules un peu larges. Son cou. Ses cheveux châtons. Ordinaires. Puis ça me vient, comme ça, sans avertissement : celui-là, il pourrait être à moi. Pas que j'en aie envie, je veux seulement dire, ça pourrait être lui, le mien. Je veux dire : au lieu de l'autre.

J'arriverais, le soir, il serait au salon. Il regarderait la télévision ou terminerait la lecture du journal. Je me pencherais sur ses épaules, comme j'aurais l'habitude de le faire, je dirais allô, ça va? gaiement ou mollement, je ne sais pas. J'effleurerais ses cheveux du bout de mon nez, je ferais semblant de l'embrasser dans le cou. En même temps, je penserais : c'est bien. Je serais ravie de mon ton sincère, je saurais qu'il se féliciterait de m'avoir choisie, moi, comme compagne de vie. Compagne de vie. Un terme plat, convenable, qui ne compromet pas. Ce que je veux dire, c'est que je la

jouerais bien, la comédie, avec lui, et avec d'autres. Du pareil au même. Ils ne se doutent pas de ça, les hommes. Ils ont une image de nous digne des grands films, l'amoureuse éperdue. Ils croient que ce sont eux, les menteurs : nous sommes *fondamentalement* infidèles, rient-ils en se tapant sur les cuisses, entre deux bières. Ils ne se doutent pas.

Cinquième étage. Cet ascenseur descend. Je pourrais sortir ici. Avec lui. Le suivre jusqu'à son bureau, au bout du corridor. Il se retournerait, souriant pour la forme, me demanderait s'il peut m'aider. Puis il comprendrait. Nous refermerions la porte de son bureau. Je déposerais mon verre de styromousse sur le classeur en métal, ne regarderais pas la poubelle qui déborde, les restants de muffins, le calendrier des Canadiens. Il me culbuterait, sans plus de politesses, sur les papiers étalés à côté de son ordinateur. Seul le nécessaire me serait arraché : talons hauts, bas de nylon, petite culotte. Nos baisers irriteraient la brûlure sur ma langue. Ça me plairait. Je caresserais brutalement son pénis. Il m'écorcherait les seins. Nous aurions du mal à étouffer nos râles saccadés.

Sous la lumière crue du plafonnier, je me laisserais aller. Je connaîtrais le vertige de jouir plus qu'à l'ordinaire. Personne ne nous surprendrait.

Je remettrais mes culottes, mes bas et mes souliers dans le silence, un peu gênée des taches laiteuses sur ses dossiers. Quelques minutes se seraient écoulées depuis l'ascenseur. Je replacerais ma chemise, mes cheveux. Retournerais à mes affaires, oubliant mon café encore chaud sur le classeur métallique.

Mais je ne le fais pas. Je reste. Je sors à mon étage, comme je suis supposée le faire. Le film classé X disparaît. Je dois prendre mes appels. Gravier les échelons.

J'aime croire que tout serait différent avec un autre. Mais je sais bien que ce serait du pareil au même. Après quelques mois de bonheur farouche et de dossiers souillés, il faudrait en venir à s'organiser un quotidien à coups de colères, de communs accords et de concessions. Parce qu'il y aurait toujours le recyclage à sortir le mercredi, le chat à nourrir, la litière à changer, les plantes à arroser, la lessive à étendre. L'épicerie devrait être faite. On essaierait de composer des menus variés. De faire du sport, aussi, plusieurs fois par semaine. Il est si important de garder la forme. Nous nous entendrions pour espacer l'époussetage et le balai, mais jamais la vaisselle, afin de ne pas attirer les mouches à fruits. Le ménage de la salle de bains serait toujours une source de tensions. Personne n'aime récurer une baignoire pleine de cernes gras et de poils. Après un certain temps, nous penserions acheter une petite maison ensemble, pour investir dans le futur, comme ils nous l'auraient suggéré à la banque. Tout serait en place pour le Grand Rêve, apogée de notre amour et ciment de notre couple. Nous atteindrions enfin la félicité promise, comme nos amis nous l'auraient expliqué : il n'y a rien de plus extraordinaire, de plus gratifiant que de faire des enfants. Pour eux, nous nous efforcerions de créer un monde dans lequel les rêves prennent forme à condition de travailler fort, et répéterions sans cesse qu'ils sont les plus beaux, les plus intelligents, les plus fins, les plus tout. Le soir, après les histoires et les chansons, ces mensonges nous auraient trop épuisés pour le reste. Mais il serait nécessaire de faire des efforts. Car à travers l'épicerie et les enfants et le ménage et les investissements, il y aurait un homme à aimer, dont on prendrait soin, parce que lui prend soin de nous, et il faudrait veiller à organiser des activités communes pour partager, communiquer, échanger. Quelques fois par mois, nous ferions l'amour, et quelques fois par mois, la jouissance ne viendrait pas, pour une raison que j'ignorerais. Je ne le dirais pas et ne chercherais pas à comprendre. Au contraire, j'encouragerais ma tendre moitié. Pour sa belle performance. Sa tendresse. Et sa présence. Et parce qu'il m'empêcherait de sombrer dans le vide.

Il serait là pour moi et je serais là pour lui. D'un homme à l'autre, du pareil au même. Une simple variante.

Voilà pourquoi il ne sert à rien de tout changer. Voilà pourquoi je n'hésite pas à garder celui que j'ai présentement. Qui m'a. Ce soir, à mon retour, il sera installé au salon. Je lui caresserai les épaules et lui effleurerai le creux du cou. Nos yeux cilleront du bonheur de se retrouver. Il me servira un verre de rouge et nous trinquerons, sans rien avoir à célébrer. Sur la coupe, mes lèvres laisseront une marque grasse.

Nous préparerons le souper ensemble. Je couperai des légumes et il saisira la viande, parce qu'il est meilleur que moi pour saisir la viande. Avant de passer à table, je voudrai étendre une brassée de linge et dresserai le séchoir, inukshuk de plastique témoignant de notre existence. Le téléphone sonnera et ce seront nos mères, demandant comment nous allons et ce que nous cuisinons pour souper.

Nous mangerons en nous racontant notre journée. J'omettrai de parler de l'ascenseur, de l'homme aux larges épaules. Nous rirons de nos collègues pour nous délester du poids accumulé au travail et applaudirons nos petites victoires respectives. Nous ferons honneur à notre assiette, et répéterons souvent c'est bon. Ce sera vrai. Ce sera bon.

Nous ferons la vaisselle en prenant un thé vert à la mangue et au gingembre importé d'Angleterre. Nous ne nous privons pas.

Le soleil se couchait sur l'asphalte

L'heure du souper était passée. J'attendais mon mari. Je me suis tannée. J'ai rangé son napperon, ses ustensiles, son verre, j'ai ouvert la radio puis je me suis servi un bol. C'était pas une réussite. Manquait de sel. Quand j'ai eu fini, le reste du chaudron a pris le bord de l'évier. De toute manière, je savais que Germain serait allé à la patate du coin. Y aurait commandé trois hot-dogs all dressed, une frite pis un coke, en faisant des jokes plates à la serveuse. Je finissais ma vaisselle quand j'ai entendu un grand bruit. Du métal qui déchire, qu'on aurait dit. Je me suis mise à trembler. Je redoutais ça depuis longtemps. Partout, au village, ça roule vite. Le monde d'icitte, les autres aussi. Au fond, c'était un vrai miracle qui soit rien arrivé avant. J'ai ôté mon tablier, un vieux tablier, ben usé, qui avait appartenu à ma mère. J'entendais pus rien à part l'évier qui avalait l'eau en rotant. Je me suis demandé si quelqu'un était mort. C'était pas normal, le silence, après un gros bruit de même. J'espérais que c'était pas madame Paul, la petite vieille qui sort juste pour aller au dépanneur. Elle achète des biscuits, du pain, du lait, ça lui fait son épicerie. Je lui avais proposé, à un moment donné, de faire sa commande à sa place. Elle avait pas voulu. Madame Paul morte, c'était trop triste, j'ai pensé non, non, pas elle, qui? Monsieur Tanguay, Madame Beaudin, Ti-Ri, Fernand, pis Janine, je mens pas, le village au complet a eu le temps de faire son tour dans ma tête avant que je me décide à aller voir. J'ai croisé mes doigts en répétant mon Dieu, faites que ce soit quelqu'un de Montréal qu'on connaisse pas. Mais avant que je sois rendue à la fenêtre, Germain est revenu. Y avait peut-être pas l'air là, mais, comment je dirais ben ça, mon mari a

toujours été un peu tout croche. Ça fait que. Je me suis rendu compte de rien. Pour moi, y était comme d'habitude. Y sentait bon la patate. Y a des soirs qu'y sent fort l'huile à moteur. La bière, j'ai pas remarqué. C'était sûr qu'y en avait bu, mais combien, je me le suis pas demandé. Y parlait pas. As-tu entendu, j'ai commencé à dire, mais j'ai pas fini. J'ai eu le temps de voir avant qu'y referme la porte, de comprendre que c'était lui, le grand bruit, le silence. Son pick-up défoncé, au beau milieu du chemin. La fumée qui sortait lentement du hood. Je suis sortie dehors. Un petit vent frette s'était levé. Le soleil commençait à se coucher sur l'asphalte. J'ai resserré ma veste. Fallait que je plisse les yeux pour voir. Des morceaux de métal avaient revolé partout. J'ai fini par figurer que ça venait d'une moto, une petite japonaise. Un modèle qui avait dû être beau, flambant rouge. J'ai pensé maudites motos! Pis là je l'ai vue. Une masse noire, à terre, en boule, du sang qui pissait par en dessous. Sur le coup, j'ai pas eu l'idée d'aller l'aider pantoute! Je suis retournée dans maison en furie, j'ai dit crisse, Germain, c'est quoi ça? Y m'a même pas regardée. Y est retourné dehors, tranquillement, comme si de rien était, y a ouvert la porte de son pick-up pis y s'est mis à chercher de quoi en arrière. Quand y est revenu, j'ai vu qu'y s'était pris une bière, j'ai dit c'est pas le temps de prendre de la boisson, tu viens d'en tuer un! On a entendu une sirène au loin. Germain a mis sa bière sur le comptoir. Sa main restait serrée autour de la bouteille. On se regardait en chiens de faïence sans rien dire quand une femme que je connaissais pas, l'air fin pis doux, a cogné à porte. Y avait une ambulance stationnée pas loin. Un homme était en train de barrer la route. C'est là que je me suis rappelé qu'y avait un corps, en boule, sur l'asphalte. Je me suis dit que ça aurait pas l'air normal d'avoir rien fait. Je cherchais quoi dire, mais c'est la femme qui a parlé en premier, je viens à cause de l'accident. J'avais le goût de répondre je le sais ben, chu pas épaisse, mais elle avait l'air assez gênée de même, je voulais pas la mettre plus mal. On est allées dans cuisine. Mon mari était affalé sur une chaise. Y regardait la table. La femme lui a demandé monsieur, c'est-tu vous qui avez eu un accident?, mais c'était comme si elle avait rien dit, Germain bougeait pas. Monsieur? M'entendez-vous? Je vais prendre vos signes vitaux, là. Germain a pas

voulu. Quand elle approchait, y gesticulait de tous bords tous côtés. Y me faisait honte. Y répétait j'vous connais, vous, j'vous connais! pis y riait, pis y arrêta, pis y recommençait. C'est là que j'ai pensé y est saoul, crisse. Saoul raide. J'vous connais, vous êtes la nouvelle blonde à Gauthier, han? Vous vouliez que je regarde les freins sur votre Pontiac grise, han? Elle disait non, non, c'est pas moi! Mais ça faisait rien. Germain lui a expliqué dans le détail les problèmes mécaniques de la Pontiac. Y parlait, parlait, parlait. Y commençait à pas avoir d'allure pantoute. D'un coup, y a arrêté de parler, on aurait dit qu'y réfléchissait fort, pis sorti de nulle part, y a crié chu jamais sorti de la maison, fait que j'ai pas pu en avoir un, accident! Quand y a dit ça, la femme a eu l'air démontée. Est restée quelques secondes sans rien dire, sans rien faire, pis est partie. Pas longtemps après, la police est arrivée. Deux agents. Un grand baraqué, pus jeune jeune, pis un plus petit, frisé, qui prenait pas de place. Y sentaient la patate eux autres aussi. Le plus vieux s'est approché de Germain pour lui demander ses papiers. Mon mari s'est levé en s'appuyant sur la table. Y avait de la misère à rester debout. Y a sorti d'une poche de ses jeans une enveloppe pliée en deux. S'est mis à fouiller dedans. Ben lentement. Y avait plein de cochonneries, des bills, un peu d'argent, des cartes pas importantes. On le regardait. On attendait. Y s'est rassis sans rien dire. Y avait l'air de pus savoir ce qu'on faisait là. L'agent a recommencé, monsieur, j'ai besoin de vos papiers, faut que je vous identifie. Je le trouvais patient. Germain s'est relevé. C'te fois-là, y a sorti son portefeuille. Dès qu'il l'a ouvert, on a vu son permis de conduire, drette sur le dessus. Sauf qu'y cherchait, cherchait... pis y a refermé son portefeuille en s'asseyant, Y a fallu que l'agent y demande encore ses papiers, pis qu'y prenne lui-même le permis dans le portefeuille! Après... ça s'est pas amélioré. Les agents lui ont demandé de souffler dans balloune. Pour une fois, Germain s'est pas obstiné. Mais y aurait peut-être dû. Comme c'était là, y essayait de souffler pis y était pas capable. Trop saoul pour souffler dans balloune, crisse! Y a fini par réussir, au septième ou huitième coup. Ça me prenait toute pour pas pleurer. Je me suis levée pour que la police me voie pas m'énervier de même. J'ai marché jusqu'au devant de la maison. Je prenais des grands respirs. En tassant les stores, j'ai

vu que les ambulanciers étaient partis. C'est à ce moment-là que j'ai su que la petite boule du chemin était morte. Je peux pas l'expliquer. C'était de même. Combien de temps chu restée là, à fixer le vide? Je le sais pas. J'essayais de réaliser ce que mon mari avait fait. Mais quand je sentais que c'était sur le bord de me rentrer dans tête, je comprenais ce que ça voulait dire pour nous autres, pis la soupe se revirait dans mon estomac. Fait que je me concentrais sur autre chose. Les policiers m'ont fait sursauter en entrant dans pièce. Mon Germain avait les mains menottées derrière le dos. Pas d'expression sur le visage. Juste des yeux de poisson mort. Pis y marchait croche. Fallait que les deux agents le tiennent pour qu'y reste debout. Rendu dehors, y a pas été capable d'entrer dans l'auto tout seul. Une des deux polices l'a quasiment pris dans ses bras pour l'installer sur le banc d'en arrière. Germain criait trous de cul! Vous avez pas le droit! Trous de cul! Y criait encore quand y sont partis. Je l'ai entendu longtemps, même quand l'auto était rendue un petit point de lumière, loin sur la route. Ça aurait été le bon temps pour pleurer, mais je sentais pus rien. Je savais pus rien. J'avais frette. Le soleil était couché, mais y restait une petite ligne d'horizon rouge, à l'ouest. On voyait déjà pas mal d'étoiles dans le ciel. Je me suis dit que ça se pouvait pas, des beautés de même, après ce qui venait de se passer. Je suis retournée dans cuisine pis j'ai ouvert la bière à Germain.

Attendre Carla

Elle descendra de l'autobus à sept heures trente-cinq, dans le stationnement entre l'épicerie Bonichoix et la station-service Super Sagamie. Elle sera belle dans ses jeans un peu trop serrés, sa blouse ample à fleurs brodées. Je l'accueillerai un bouquet de roses à la main, fébrile, presque mal à l'aise. Elle courra vers moi en souriant, un peu hors d'haleine, c'est gentil, les fleurs, tu n'aurais pas dû! Je la serrerai fort, mon nez dans ses cheveux noirs de Mexicaine, pensant déjà à plus tard, l'amour dans le lit trop mou du chalet.

Sur la route, son odeur aigre de passagère me prendra à la gorge. Tu ne t'es pas parfumée, aujourd'hui? Non, c'est drôle que tu dises ça! J'étais trop dernière minute pour prendre ma douche. Je me renfrognerai. Toujours aussi incapable de s'organiser, une vraie enfant! Puis j'apercevrai mes sourcils contractés dans le miroir du conducteur et tenterai de dominer mon impatience. Elle ne remarquera rien. Tout au long du trajet, elle parlera sans s'arrêter, racontera dans le menu détail son voyage en autobus, s'extasiera devant les champs à perte de vue.

J'aurai le temps d'oublier ma mauvaise humeur avant notre arrivée au chalet. Elle verra pour la première fois le ciel rouge-orangé, le soleil nacrant le lac, les reflets bleus presque métalliques. Des oies blanches survoleront les dernières plaques de glace. Elle rira doucement en entendant leurs cris peu gracieux. C'est beau, n'est-ce pas? J'ai droit à ce spectacle tous les soirs, et ce n'est jamais vraiment pareil, des fois

le lac est agité, d'autres fois, il est lisse comme un miroir. Elle répétera à quel point je suis chanceux, à Montréal on ne voit pas le ciel et l'air empesté.

Nous mangerons l'agneau korma et le poulet tandoori achetés dans Parc-Ex spécialement pour moi. Je reconnaitrai la glacière à bières gagnée il y a quelques années à une tombola au travail. Je détestais les tombolas. Mais il fallait affronter les regards meurtriers de Pierre-Paul si on osait dire non merci, pas envie de participer. Cette glacière ne me rappelle que de mauvais souvenirs. Carla aurait dû le deviner. À croire qu'elle l'aura fait exprès, de la traîner jusqu'ici. Je ravalerais des paroles acides — à quoi as-tu pensé en apportant ça ici? À rien, comme d'habitude, tu sais bien que je ne veux plus jamais jamais jamais me rappeler cet endroit, ce passé —, oui, je ravalerais. Plutôt fier de moi, de ce nouveau contrôle, j'attaquerai mon assiette avec appétit. Agneau korma, poulet tandoori. J'enfilerai plusieurs bières froides, laisserai l'euphorie tranquille m'envahir.

Nous nous endormirons sans avoir fait l'amour. La nuit sera presque bonne.

Le soleil brillera partout quand enfin nous nous lèverons. Carla s'enveloppera dans la douillette à imprimés roses, contempera le terrain par la baie vitrée. Je lui montrerai le pic-bois et le geai bleu qui se partagent le grand bouleau depuis le retour du printemps. Les feuilles n'ont pas encore poussé, c'est étrange, à Montréal... Je répliquerai sèchement il faudra que tu t'y fasses, ce n'est pas Montréal. Le silence s'installera quelques instants. Je préparerai du café. Le chalet sentira bon les oranges, les toasts, la solitude rompue.

Carla restera une semaine. Elle a pris quelques jours de congé au restaurant. Je l'ai appelée hier du centre commercial le plus près, au cas où Janice lui aurait fait des misères. Non, non, mon chéri, tout fonctionne comme prévu, Janice n'est pas la terrible sorcière que tu crois! Nous avons ri un peu jaune et échangé des banalités

d'amoureux. Je l'ai sentie hésiter avant de demander tu vas mieux? Bien sûr, comment faire autrement avec toute cette nature? Puis les reproches ont commencé. Tu aurais pu m'appeler... Je n'ai pas le téléphone, Carla, tu le sais. Mais tu aurais pu trouver une cabine! Ou au moins m'écrire une petite lettre.

Elle ne comprenait rien. Nous avons raccroché et je suis resté sans bouger, l'esprit vide, entouré par les boutiques. Cent petits vieux s'excitaient à la veille du tirage de la 6/49. L'air puait la réfrigération.

Sa visite était prévue avant mon départ. Je m'accroche à ce moment depuis le début de cet exil. Je n'arrive pas toujours à dompter la solitude.

Il y a bien la propriétaire qui passe, à l'occasion. Elle réclame le loyer, replace un cadre, s'assure que tout se déroule à mon goût et au sien, surtout. Allez-vous rester une autre semaine? Ça fait bien mon affaire de louer mon chalet à un homme tranquille comme vous, en plein pendant la saison morte! Elle le répète toujours, sans oser demander ce que je fais là. Je paie, laconique. J'attends qu'elle me rende ma tanière.

Sans téléphone, sans télévision ni ordinateur, il y a des moments où les romans et les sudokus ne suffisent plus. Le sifflement du vent prend toute la place, rend le chalet inhabitable. Je me sens prisonnier, seul avec les images du passé. Isabelle, au dîner : Encore un plat congelé! Je ne sais pas comment tu fais pour manger ça! Josiane, par-dessus mon épaule : Tu devrais peut-être ci et ça? Et ci et ça? M. Hamel, son ton doucereux : Bon matin! Le café est-il prêt? Sa façon de ne pas me regarder, de donner des ordres avec la certitude d'avoir raison. Chaque fois, l'envie de l'informer, bon matin est un calque de l'anglais, monsieur. Mais il ne fallait rien dire et je ne disais rien, je me resservais du café. Me tournais vers Charles pour lui demander si les maquettes avançaient. L'entendais me répondre d'un grognement

fatigué. Lui rappelais les échéanciers. Tous les jours la même chose et tous les jours l'envie de fuir, de hurler, de démolir. Je ne laissais pas voir que mon agacement se transformait en haine.

Penser à Carla était un refuge. J'ai longtemps aimé me souvenir de notre rencontre. Notre promenade, les feuilles d'automne, le petit café dans Hochelaga. Le désir et déjà, la tendresse naissante. Tout ça trop de fois revu, rejoué. Devenu un film dont je ne suis plus que le spectateur nostalgique ou envieux.

Sept heures moins cinq. À peine le temps de me servir un whiskey, de passer aux toilettes, de me gargariser. Je voudrais partir vers sept heures dix pour arriver un peu à l'avance. Le temps d'acheter des fleurs. De l'attendre. De faire des signes enthousiastes lorsque l'autobus apparaîtra au loin.

En buvant et en pissant et en me gargarisant, je m'imagine qu'il est sept heures dix et que je reste assis sur ma chaise. Une minute, deux minutes. De toute façon, elle ne s'inquiéterait pas, pas tout de suite. Moi, je serais assis dans la cuisine, regarderais le lac désert. Je savourerais mes derniers moments de solitude avant son piaillage, les histoires du restaurant et de l'université, les déboires de copine numéro un, deux, trois et quatre et les millions d'anecdotes qu'il faudrait faire semblant d'écouter. Puis je retarderais encore mon départ, j'oserais même un second whiskey, en jetant de temps à autre un coup d'œil à la vieille horloge pendule, seulement cinq minutes, je n'aurais qu'à conduire un peu plus vite.

Tant d'excuses plausibles. Le réservoir à essence presque vide ou bien le portefeuille oublié sur le comptoir de la cuisine, il fallait *absolument* faire demi-tour. Oui, c'est ça. Je saurais expliquer.

Au début, elle ne s'en ferait pas. Elle entrerait au dépanneur, soulagée de pouvoir se délier les jambes. Elle achèterait le journal local et une grosse guimauve enrobée de chocolat. Le journal ne l'intéresserait pas. Rapidement lu, plié en deux, jeté dans le conteneur au fond du stationnement. Sa guimauve terminée, elle commencerait à trouver le temps long. Elle observerait par dépit le trou noir de cendres, de l'autre côté de la rue Melançon, s'amusant à deviner le Restaurant Marchand Côtes levées BBQ qu'annonce toujours une pancarte, droite au milieu des débris. Cet endroit avait dû être agréable, familial, sans prétentions. À l'image des gens d'ici. Elle se ressasserait ces clichés pendant une bonne dizaine de minutes. Puis elle se déciderait à retourner au dépanneur pour questionner la caissière un peu bourrue qui lui répondrait non fille, ça ne me dit rien, un grand brun aux yeux bleus.

Vers huit heures quinze, Carla se fatiguerait d'arpenter le stationnement. Elle ferait quelques pas du côté du village, mais elle n'oserait pas s'éloigner, sait-on jamais, s'il arrivait. Elle regarderait de plus en plus souvent la glacière, non, non, il ne faut pas. Mais oui, bien sûr, il le faudrait. Elle hésiterait à s'asseoir par terre, à cause du sable et des saletés, puis s'y résignerait. Elle avalerait tout, l'agneau, le poulet, le riz et le pain naan. Elle ne dégusterait pas; elle s'empiffrerait. Elle craindrait ma colère — si j'arrivais pendant qu'elle se pourléchait les doigts! Tu as tout mangé, tu ne m'as rien laissé? Par précaution, elle dissimulerait la glacière dans le conteneur, sous le journal.

Pendant ce temps, je boirais de courtes gorgées de mon whiskey. Sachant que je ne me lèverais pas.

La nuit serait de plus en plus noire. À neuf heures, l'épicerie fermerait ses portes. Carla refuserait de comprendre. Elle s'obstinerait, resterait là, il a dû oublier, se tromper d'heure, de journée.

Moi, je tremblerais de l'intérieur, l'imaginant refouler ses larmes dans le stationnement.

Elle tousserait pour se donner une contenance, marcherait de long en large d'un pas nerveux. Mais bientôt elle sangloterait sans pouvoir se retenir, obligée d'admettre que non, finalement, il n'avait pas réussi à changer, pas du tout. Elle aurait quelques hoquets dégoûtants, honteuse.

Toute cette douleur ne suffirait pas à me faire bouger. Je resterais figé sur la chaise de bois de la cuisine, sentant les minutes s'égrener, à la fois fou de désir de la rassurer, de la prendre dans mes bras, de m'excuser, et révolté par cette souffrance que j'imaginerais trop bien. J'entendrais ses reniflements. Je verrais sa poitrine généreuse se soulever par secousses, son visage s'empourprer de plaques. Son nez épaté semblerait plus gros qu'à l'habitude; et un filet de morve pendrait à l'une de ses narines. Non. Elle ne donnerait pas envie d'être consolée, Carla. Mais quelqu'un irait la voir, parce qu'on ne laisse pas les gens pleurer comme ça, ici, dans le stationnement entre l'épicerie Bonichoix et la station-service Super Sagamie. On écouterait son histoire un peu difficile à suivre. On hésiterait. On lui tapoterait le bras en lui tendant un mouchoir. Elle voudrait se composer un air digne, n'y arriverait pas. En soupirant, à court d'arguments, on lui dirait qu'il se fait tard. Une belle fille comme elle ne devrait pas traîner seule à cette heure, sait-on jamais... des gens malintentionnés... On lui offrirait de l'héberger pour la nuit. Mais non, mais non, mon bon monsieur, ma bonne dame. À quoi bon.

Dix heures trente. Carla retournerait à Montréal. Je resterais ici.

Jellyfish sous les néons

Tous les soirs, je pars de chez moi à pied, je travaille à cinq minutes. Quand je tourne le coin, la première chose que j'aperçois, c'est ce maudit néon rose, il flashe, une orgie de fuchsia salissant le noir du ciel. D'ici, on ne sait pas trop dire ce qui est écrit, on s'imagine peep shows ou taverne bienvenue aux dames, on hésite, pas longtemps, juste assez pour sentir qu'on aurait peut-être le goût, là, tout de suite, mais la réalité nous ramène à l'ordre.

Ce soir, je presse le pas, je suis un peu en retard, à peine deux trois minutes, la première fois que ça m'arrive. Léo me regarde d'un œil de hyène, je devrais m'en foutre, au fond, j'ai bien le droit de faire ma princesse. Je subis ce shift démentiel depuis des mois sans rien dire, personne n'a résisté aussi longtemps dans les dix dernières années. Avant que je ne m'excuse, il va tout de même falloir qu'il me donne une meilleure raison que ça. Il claque la porte d'un coup sec, pas de allô bonsoir ça va, non. Rien, juste le regard plein de lames de rasoir. Pas de puce pas de punaise, Léo?

J'installe mes affaires, le tabouret que personne d'autre n'utilise, ma bouteille d'eau, une boîte de kleenex — on ne sait jamais, une envie de pleurer pourrait me prendre par surprise. C'est déjà arrivé, la dame était trop mignonne, encore ses rouleaux jaunes sur la tête, elle me tendait deux sacs miniatures de réglisses, un pour moi et un pour mon mari, qu'elle a souri, comme ça on se chicanera pas. Mon regard

s'est brouillé d'un coup, je l'aurais embrassée si elle n'avait pas eu une si vilaine peau.

Je me choisis un chips au ketchup et une slotche bleue. On n'a pas le droit de se servir, mais ça ne me dérange pas. Dès le moindre soupçon de culpabilité, je repense au gros Gingras. L'an dernier, on l'a surpris dans la cave, il buvait de la 50 tablette et se faisait venir sur des magazines de cul. En comparaison, ma slotche me semble tout inoffensive et amicale.

Je ne sais pas ce qui s'est passé, la place est crottée et pue, comme si Léo avait pissé un peu partout pour se venger de mes deux minutes de retard. Je l'imagine, si facilement, culottes baissées, yeux mi-clos, agitant sa queue du bout des doigts pour en expulser un maigre filet orange. La gloire d'une déshydratation partielle, à faire du comptoir pendant des heures sans rien avaler. Lui, je ne l'ai jamais vu consommer quoi que ce soit. Un vrai petit ange de gérant.

Les clients arrivent au compte-gouttes, je ne demande vraiment pas autre chose, tiens, une revue pour passer le temps, des pin-up aux seins nus, beaucoup plus gros que les miens. Pourquoi pas.

Ça va être tout? Ça fait cinq et cinquante-trois.

J'arrive ici, les morceaux tiennent ensemble, j'en ressors, ça ne tient plus du tout. La gueule défaite, les yeux troués, le ventre en bouillie, il va bien falloir que je me trouve autre chose. Un jour, un visage sans bouche, des yeux sans pupille, un trou translucide à la place du ventre. On m'appellera la ventre-vide, non, trop péjoratif, le fantôme-sans-ventre, c'est mieux. Je ferai peur aux enfants de la rue Notre-Dame, puis je m'effacerai, doucement.

En fin de compte mam'zelle, j'aurais pris de quoi d'autre. Ah? Un sourire, sti.

Je ne réplique pas, je fais semblant que ça ne me fait rien. Mais je mens mal. Le client a toujours raison, et il le sait. Qu'est-ce qu'on peut y faire?

Ouvert 24 heures clignote dans son grand cirque rose fluo, ça donne une allure stroboscopique au magasin, le prochain épileptique qui entre n'a qu'à bien se tenir. Les gens ont le regard un peu blême, l'éclairage intérieur est aussi au néon, des blancs, on peut bien me dire que j'ai l'air d'un fantôme, je ne fais pas exprès pour être translucide. Les clients ne peuvent quand même pas nier que j'ai fait mon effort pour m'intégrer, des mèches roses sur ma tête d'albinos, c'est néon rose sur néon blanc, les couleurs de l'entreprise.

Aucune idée pourquoi j'ai choisi cette revue qui colle sur le comptoir malpropre, les filles ne sont même pas de mon goût. En plus, j'ai l'air d'une perverse et je fais fuir les vieilles noctambules. Ne partez pas, madame, j'aime bien quand vous êtes là. On se sent toujours plus en sécurité avec une petite vieille. Pendant que les trois quarts du monde dorment, je m'occupe des doyennes du quartier en manque de tendresse, je leur refille des jujubes à l'édulcorant chimique, bien meilleur pour votre diabète, bien plus simple que les plaisirs du sexe! J'adore les mémés. Ce sont les seules qui ne me font pas peur. Les seules qui ne me font pas de commentaires sur mon absence de sourire, ma vie de fantôme, mes cheveux blancs. Normal. Elles sont pareilles.

Bang! la porte s'ouvre d'un coup sec; ils entrent. Ceux-là, ils m'appellent Jellyfish. Depuis le premier soir. Je ne suis pas sûre de comprendre. Chaque fois, salut, ma belle Jellyfish, comment ça va à soir, et moi, je n'ose rien répondre. Je les vois arriver de loin, les cinq petits bums de la place, bums, enfin non, ils ont cet air de gentils garçons, cette prétention universitaire qu'on leur envie tous, qu'on devine au

costard en corderoy brun et au foulard kaki et noir, bien beau tout ça mais pas assez, ça ne cachera jamais le manque de classe qui ressort dès qu'ils ouvrent la bouche, et ce semblant d'écume au coin des lèvres, des pitbulls en puissance.

Jellyfish, comment ça va à soir, bien, bien, s'ils me faisaient moins peur, j'aurais envie de demander s'ils m'appellent comme ça parce que j'ai les yeux dans le jello, que ma face ressemble à un poisson échoué sur la berge ou que je sens la morue. Mais je n'ai jamais l'audace. Ils continuent, Jellyfish, ma belle Jellyfish, si tu savais comme tu nous *méduses*, en chœur. Ils se croient très drôles, en tout cas ils rient plus que nécessaire. Je donnerais tous les sourires du monde pour qu'ils partent. Mais je suis obligée de leur demander s'ils veulent un petit 6/49 avec leurs bières. Un chocolat avec ça? que j'ai demandé la première fois. Ils ont ri encore plus fort, le comptoir s'est presque fendu sous les éclats. Es-tu malade, câlisse, du chocolat avec de la bière? T'as vraiment pas de goût, han, toi?

Non, j'ai pas de goût. Pis j'ai pas le goût non plus. De vous entendre. J'aimerais ça que vous partiez, que je puisse veiller toute seule avec ma slotche pis que la nuit passe tranquille.

Le plus gros s'approche, hargneux, me postillonne dessus. T'as encore tes babines bleues, ma Jellyfish? Savais-tu ça que ça fitte pas dans ta face? Tu serais ben mieux avec du rouge à lèvres rose, comme tout le monde. En plus, ça matcherait avec tes cheveux. Un autre arrive, plus grand, moins baraqué, une face de croquette McDo. On t'avait avertie, la dernière fois, on n'aime pas ça, c'te bleu-là, Jelly. On voulait pu te voir de même... Y va-tu falloir qu'on sévisse pour que tu comprennes queq'chose? Han? T'es-tu folle ou tu fais juste semblant?

Je ne dis rien et je tète ma slotche, mon sourire timide les convainc, ce n'est qu'une pauvre ivrogne, droguée à la barbotine aux fausses framboises, à moitié folle,

tous pareils ces albinos. Ils se dirigent vers les frigidaires du fond, dieu que je les hais que je les hais. Ils le font exprès, quatre heures et demie, ça ne marche plus pour la bière, personne ne dit rien et n'a jamais rien dit, même eux n'ont rien besoin de dire, leurs yeux dictent le sers-moi sans réplique, ils dominent le quartier avec leurs gueules du West Island, mon père est riche, alors sers-moi une bière, je viens dans ton quartier de misère juste pour ça, ne pas être légal, alors ta gueule, alors sers-moi.

Je ne sais pas si c'est à cause de la petite vieille en mauve qui entre, elle me fait un beau sourire en poussant la porte, j'ouvre la bouche, une énormité, yé trop tard pour la bière, je dis. Black-out, ils ne bronchent pas, laissent peser le silence dans sa tonne de briques. Le plus gros, en plein milieu, le chef peut-être, finit par demander combien ça fait, il me laisse une seconde chance. Ma pauvre cervelle encore grisée, yé trop tard pour la bière, une deuxième fois, l'insulte suprême. Tout d'un coup, rien ne me fait plus peur.

Il délègue, le grand brun à ses côtés avance, s'appuie sur le comptoir, l'air de dire tu sais, je n'en ferais qu'une bouchée de toi, ma salope, je ne cligne même pas des yeux, moi qui n'ai jamais eu le courage du mot plus haut que l'autre, d'un coup, une décharge de témérité, le courage de toute une vie en un instant de gloire couché-tard. Il grimpe carrément sur le comptoir, les autres coqs hululent, hou houuu! la p'tite se pense bien tough à soir! Un cri plus fort que les autres : man, elle regarde le *Playboy*! La Jellyfish, c'est yenk une crise de gouine!

C'est la débandade totale, toute la meute veut me montrer comment c'est un homme, combien je ne pourrai plus résister à leurs charmes. Le chef de la basse-cour tasse son homme de main, il m'attrape par la taille, ses doigts me touchent les seins, son haleine m'étouffe, il m'envoie une baffe en plein visage, j'ai le tournis, il ne faut pas, il n'a pas le droit. Je ne dis qu'une chose. Pas très fort, mais quand même. Heille, tu savais pas qu'il faut jamais piler sur un jellyfish?

Je regarde la petite vieille du coin de l'œil, au fond, nous avons toujours été de connivence, elle dépose son manteau mauve sur une tablette vide, soulève sa canne et le foudroie, une vraie mère Noël, le plus beau des cadeaux, cette petite bonne femme! J'assène un coup sur la machine à slotche, ça coule, ça se déverse, ça le tue, l'animal qui a levé la main sur moi, je lui en lance plein la gueule, la guerre d'Irak au milieu du dépanneur. Mon gun-à-slotche d'une main, mon tabouret de l'autre, moi et la vieille, on fait un duo d'enfer, un tandem aux cheveux blancs.

Les quatre matamores restants se lancent à l'attaque. Ils se ruent n'importe où, ne savent plus où donner des cornes. Nous sommes sans pitié et sans faille.

Le tabouret appuyé contre mon ventre, je saute par-dessus le comptoir, me jette dans la fosse aux garçons. Je tournoie, frappe et reffrappe avec les pattes d'acier, renverse tout sur mon passage. Pis, je vous *méduse*-tu assez à votre goût, les gars? Ils glissent, pataugent dans la slotche qui coule à grands flots, paralysés par la glace chimique qui entre dans leurs souliers. Ma complice ne perd pas de temps, sa canne aiguisée comme la plus pointue des épées, go mamie, go! tout juste s'il n'y a pas des lasers rouges qui fusent. Pif, paf, pouf, le danger éliminé d'un coup de canne magique!

Nous sourions, nous n'avons jamais tant souri, nous ne cachons plus nos crocs de femmes invincibles. Notre cri de la victoire résonne dans le dépanneur, enterre les gémissements de bums déroutés.

La petite vieille me tend la main, nous sortons. Les cinq chapons gisent dans une flaque rouge foncé, on ne sait pas trop si c'est du sang ou de la slotche aux cerises. Je n'ai jamais aimé cette saveur de fillette aux lulus trop sages. Il est cinq heures du matin, les néons perdent de leur influence, je vais enfin pouvoir aller me

coucher. La vieille me fixe avec ses grands yeux, je la trouve belle. D'où c'est que ça vient, c'te p'tit nom-là, Jellyfish?

* * *

Le grand trou noir, du vrai de vrai noir, pas même un petit clignotement de rose, il fait noir et je me réveille, ça sent la pêche et la vanille. Je suis dans les bras de la petite vieille, nous dormons en cuiller, sous une courtepointe turquoise et jaune. Sur la table de chevet, un sac de jujubes à la framboise. J'étire le bras, j'en glisse un sous ma langue, laisse le sucre fondre, lentement. La vieille remue, se love un peu plus contre mon ventre. Je m'enfonce dans la chaleur de ses rides et me rendors.

LES PHRASES QUI TREMBLENT

*Tout m'inspire et
rien m'inspire.*

*J'irais au dépanneur
me chercher une bière
ou
une bouteille de vin
ou
des cretons
et
une bouteille de
Saint-Antoine Abbé.
Mais je suis pogné avec
un gros sac de chips
sel-vinaigre
et une bouteille de
coke classique en plastique
pour mon rhum.*

*Tout m'aspire et
j'aspire rien.*

Patrice Desbiens, *Poèmes anglais*

Tu t'assois devant l'écran. Tu t'es levée tard, le déjeuner a été copieux, le café, corsé et court, comme tu l'aimes. Tu as lu le journal sans en oublier une seule ligne. La lessive est faite, la vaisselle aussi; rien, désormais, qui puisse te détourner de cet écran lumineux, aveuglant. Vide. Comme toi. Tu ne peux t'empêcher de le penser. Tu n'as jamais eu besoin des autres pour te flageller.

Tes yeux brûlent. Tu sens ton cœur battre dans ta tête. De plus en plus étourdie, à force de fixer ce vide insolent. Il faudrait bien trouver quelque chose à dire, à écrire. Souiller d'un peu de noir ce blanc sans tache. Trouver prise quelque part.

Tu pourrais recommencer ces deux paragraphes, écrire page au lieu d'écran, bien sûr. La mythique page blanche.

Chaque matin, depuis déjà quelques semaines, tu t'assois dans le silence, seule, cernée. On croirait que tu attends. Une révélation divine, un téléphone inespéré, la grande et précieuse Inspiration. Tu as pensé prendre tes céréales avec du vin : ça te délierait peut-être... Parfois, tu pourrais hurler, lancer le clavier sur le mur, cracher l'écume que tu retiens. Tu ne fais rien. Tu sembles attendre; en fait, tu trembles. Tu devines la vie qui veut naître malgré la sécheresse du blanc — ou est-ce de cette sécheresse, grâce à elle? Mais tu te décourages devant la tâche colossale, imposante : faire émerger une phrase du vide. Tu te répètes que tu ne sais pas écrire, que tu n'as jamais su. Et puis tu ne vois pas comment apprendre. Il le faudra, pourtant.

Oh, comme tout cela est dramatique! Tu voudrais rire; tu n'y arrives plus.

* * *

Avant l'écriture, on a passé vingt, trente, parfois quarante ans à écouter, à regarder. Peu de gens d'abord, sa mère, son père, ses frères et ses sœurs. Plus tard, on a appris à observer en secret des inconnus : cette dame, au marché, qui vendait des radis chinois; un voisin maigre, au torse bruni, sa drôle d'odeur de *coconut*; l'enfant qui ne souriait qu'à son chat gris. On a écouté les consignes, les conseils, les réprimandes, les mots d'amour, les histoires pour faire venir le sommeil, mais aussi des discussions, des disputes qu'on entendait sans que les adultes le sachent. Ces parcelles de quotidien laissent des traces.

« Les êtres vivants, comme les mots, découpent la réalité autour de nous. Nous la rendent sensible, avant de nous la restituer par fragments enchantés dans le secret du souvenir¹ », écrit Louis Hamelin. Nous sommes la mosaïque qui rassemble ces *morceaux*; en nous se construit, la plupart du temps à notre insu, une ligne de tension entre soi et les autres, entre soi et le monde. C'est en regardant vivre les gens, en les écoutant parler, rire et crier, mais aussi en se recueillant, en faisant en sorte que les *fragments enchantés* se mêlent jusqu'à se confondre, qu'une trame narrative se tisse : une histoire à soi. Celle qui nous constitue. Ondoyante, elle se modifie imperceptiblement, au gré des rencontres, des hasards, des sensations, permettant à notre être de se tenir en équilibre, de se situer dans le monde. C'est à partir de cette histoire que pourront en naître d'autres.

L'idée d'un être qui se construit par les récits qu'il se raconte — encore une histoire, à bien y penser —, on la rencontre dans l'essai *Histoires de s'entendre*, où Suzanne Jacob écrit qu'« être est une activité de fiction² ». Jacob avance que seule la « capacité fictionnelle³ » du langage nous permet de penser, d'agir, d'exister. C'est lorsque l'enfant développe la maîtrise de celui-ci, et par là sa pensée, que commence

¹ Louis Hamelin, *L'humain isolé*, coll. « Écrire », Notre-Dame-des-Neiges (Qué.), Éditions Trois-Pistoles, 2006, p. 34.

² Suzanne Jacob, *Histoires de s'entendre*, Montréal, Boréal, 2008, p. 11. (C'est Jacob qui souligne.)

³ *Ibid.*, p. 16.

à s'écrire l'histoire qui l'invente, à la fois personnelle — le pain doré de maman, les blagues de papa, les disputes à la garderie — et collective, puisqu'elle s'inscrit au sein de toutes les histoires, petites ou grandes, qui existent déjà et sont partagées, unissant les familles, les clans, les nations : la langue, la religion, la monogamie, le couteau à droite et la fourchette à gauche. « Nous sommes faits de plusieurs histoires qui doivent trouver les moyens de s'entendre entre elles⁴ », précise Suzanne Jacob. Celles-ci permettent de se penser soi-même, de se projeter dans le futur. Elles sont à l'origine du monologue ininterrompu qui parle en soi, quoi que l'on fasse. *J'ai faim, je suis fatiguée, cet homme ne me plaît pas. Dans cinq ans, je n'habiterai plus ici. Il faudrait bien me mettre au travail. Je vais appeler Marie pour lui faire plaisir.*

Ce monologue intérieur s'avérera indispensable dans l'écriture. Témoignage d'un rapport singulier à l'existence, il fonde la présence au monde de l'écrivain.

D'ores et déjà, on peut répéter le postulat de Benveniste selon lequel le langage, loin d'être un « instrument [...] sert [d'abord et avant tout] à vivre⁵ » en nous inventant une place parmi les autres.

Pour moi, ces histoires constitutives se forment en grande partie grâce à l'observation, à l'écoute.

* * *

⁴ *Ibid.*, p. 16.

⁵ Émile Benveniste, cité dans Henri Meschonnic, *Célébration de la poésie*, Lagrasse, Verdier, 2001, p. 165.

Dans *Journal du dehors*, Annie Ernaux déploie ce qu'elle appelle une « écriture photographique⁶ », rassemblant des observations de la vie quotidienne, d'inconnus croisés dans le train, au marché, au troquet de quartier. Elle nous ouvre en quelque sorte son carnet d'écrivain : une banque d'histoires et de personnages potentiels qui, ici, resteront à jamais figés en instantanés.

Entrer dans ce livre d'Ernaux m'a donné l'impression d'aller à la rencontre d'un reflet imparfait — puisque foncièrement différent — de moi-même. J'ai aussi le sentiment d'être « traversée par les gens, leur existence, comme une putain⁷ » : traversée, voire obsédée, tenue de noter dans un carnet les tics nerveux du barman, le rire forcé du patron et le manque d'empathie de ma grand-mère; toutes sortes de détails qui passent souvent, je le vois bien, pour insignifiants. Sinon quoi? Sinon l'angoisse de laisser échapper quelque chose de vital. Il faut noter. Tout noter. Plus tard viendra peut-être l'envie de raconter une histoire. Comme Annie Ernaux, je crois « qu'on se découvre soi-même davantage en se projetant dans le monde extérieur que dans l'introspection du journal intime [...] Ce [seraient] les autres [...] qui, par l'intérêt, la colère ou la honte dont ils nous *traversent*, réveillent notre mémoire et nous révèlent à nous-mêmes⁸ ». Ce qui nous émeut dans le monde extérieur coïnciderait avec une fraction de ce que nous sommes, de notre monde intérieur.

On retrouve une idée similaire chez Alexandre Hollan, peintre qui se consacre à l'observation de la nature, plus spécifiquement des arbres : « [U]ne impression est un contact bref entre le monde extérieur et quelque chose qui intérieurement lui correspond⁹ », écrit-il. La démarche de Hollan est d'emblée très éloignée de celle d'Ernaux, écrivaine qui s'intéresse avant tout aux gens de la classe ouvrière; néanmoins, on constate l'importance du regard et de l'écoute, fondamentaux au

⁶ Annie Ernaux, *Journal du dehors*, coll. « Folio », Paris, Gallimard, 1993, p. 9.

⁷ *Ibid.*, p. 69.

⁸ *Ibid.*, p. 10. (C'est Ernaux qui souligne.)

⁹ Alexandre Hollan, *Je suis ce que je vois*, Cognac (Fr.), Le temps qu'il fait, 1997, p. 16.

travail de ces deux artistes. Cette approche leur permet de reconnaître ce qui se cache en eux, en allant à la rencontre de l'autre, de l'inconnu, tout en constituant la matière première de leur création.

À l'instar d'Ernaux et de Hollan, ce que je note dans mes carnets — c'est-à-dire ce que je remarque, ce qui retient mon attention parmi la somme infinie des choses qui se produisent en même temps — dit un peu de moi, soit d'une manière directe, par identification à l'autre, soit de biais, par confrontation à du « pas moi¹⁰ », aussi susceptible de me bousculer, de me choquer, de m'apaiser que de me nourrir. Hollan l'exprime bien, cet *autrement* que l'on trouve hors de soi et qui nous transforme : « Les arbres ont de la lenteur à donner. Je n'ai pas la lenteur, je la prends.¹¹ » Ainsi, les impressions créées par le monde extérieur non seulement *appellent-elles* une partie de ce que je suis et la révèlent, mais contribuent à me constituer. Elles me façonnent, par la collision imperceptible qui se produit entre les histoires dont je suis faite et celles des gens que j'écoute et regarde — pour être plus précise, celles que je me raconte à leur sujet.

C'est donc dire que ma posture d'observatrice n'est pas simplement motivée par l'intention de *me servir de*, par une visée utilitaire. Elle est fondamentale non seulement à ma démarche d'écriture, mais à celle que je suis — bien sûr, l'une ne va pas sans l'autre. Essentiellement, j'apprends à « accueill[ir] au plus profond de [moi] un monde extérieur devenu espace intérieur¹² », comme l'écrit Hélène Dorion, qui se réfère ici à l'observation de la nature, mais on peut certainement étendre la portée de cette réflexion à toute écoute, tout regard.

¹⁰ *Ibid.*, p. 47.

¹¹ *Ibid.*, p. 50.

¹² Hélène Dorion, *Sous l'arche du temps*, coll. « L'écritoire », Montréal, Leméac, 2003, p. 71.

Bien souvent, l'accueil de l'autre se mue en amour ou, du moins, en empathie : « [J]e sens ce que ressent l'autre¹³ ». Peut-être vais-je me tromper, éprouver une émotion à l'opposé de la sienne. J'aurai tout de même permis à cette personne de m'atteindre, d'entrer en moi, de m'élargir. Grâce à elle, je sors de mes propres limites. J'accède à de nouveaux possibles.

L'espace intérieur ainsi créé est infiniment malléable. On ne se lasse pas de vouloir rejoindre l'autre, de chercher à se mettre à sa place. On ne peut entendre trop d'histoires. On ne cesse jamais de se raconter sa vie à partir de celle des autres.

* * *

Il y a des histoires prégnantes. Difficiles à remplacer. Des histoires comme celle que ce garçon a pris la peine de te raconter, durant ta troisième année d'école secondaire, pour t'expliquer que tu étais laide, grosse, sale, indigne d'être aimée. Toute ta vie en est transformée, parce que personne n'arrive ensuite à te raconter avec assez de conviction l'histoire dans laquelle tu n'es, tout bien considéré, pas si mal que ça.

* * *

Malgré mon obsession à noter mes impressions, à collectionner les calepins, une grande part des histoires qui me constituent ne se trouvent écrites nulle part, ni

¹³ Danièle Sallenave, *Le don des morts : Sur la littérature*, coll. « Nrf », Paris, Gallimard, 1991, p. 167.

dans un carnet ni dans une nouvelle. Mais un contact a eu lieu; il a mis en mouvement je ne sais quoi. Cette étape de la création, Alexandre Hollan l'appelle *travail à l'envers* : « Regarder n'est pas rien. C'est un travail à l'envers. Se détacher du concept, des formulations, de l'envie de s'exprimer, de l'envie de se mettre à dessiner, à peindre.¹⁴ » Bien qu'essentielles à la création, les rencontres constitutives ne sont pas mues par un désir de créer. Peut-être le sont-elles par un désir d'exister.

J'écris sans cesse, surtout quand je ne n'écris pas, c'est-à-dire pas sur le papier ou à l'écran. Je regarde un vieil homme sur son balcon et *ça s'écrit* : lui, faisant ce qu'il fait; moi, le regardant faire ce qu'il fait. En s'écrivant, par la bande, *ça m'écrit*, moi. Plus tard, je prendrai le crayon. Peut-être pour le décrire faisant ce qu'il fait, ou pour me raconter le regardant. Peu importe, finalement, puisque écrire n'est pas « *parle[r] de*. [Ce qui advient] est d'une autre nature. L'invention d'un rapport à soi, aux autres, et au monde¹⁵ » — c'est ce qu'Henri Meschonnic avance à propos du poème, mais ne peut-on pas dire la même chose de toute œuvre? Meschonnic précise d'ailleurs qu'« il y a un poème seulement si une forme de vie transforme une forme de langage et si réciproquement une forme de langage transforme une forme de vie¹⁶ ». On peut donc concevoir que ses réflexions dépassent le cadre de la poésie et qu'elles concernent toute œuvre s'inscrivant dans la vie, *étant* la vie même, participant à la métamorphose des êtres plutôt qu'à leur engourdissement.

Impossible d'écrire en vase clos. La création n'est pas, comme on l'entend dire, l'expression de soi. Elle est plutôt la mise en rapport de soi et du monde; l'expression de la tension qui nous y installe.

* * *

¹⁴ Alexandre Hollan, *Je suis ce que je vois*, p. 13.

¹⁵ Henri Meschonnic, *Célébration de la poésie*, p. 37. (C'est Meschonnic qui souligne.)

¹⁶ *Ibid.*, p. 246.

Écouter n'est pas entendre. Tout comme regarder n'est pas voir.

Écouter quelqu'un implique une ouverture à l'autre, une disponibilité. Écouter, c'est accueillir l'autre, en soi, à partir de soi, c'est-à-dire avec les histoires dont on est tissée, les manques, les doutes. On cherche à rencontrer l'autre pour remplir des vides, lier des histoires entre elles, créer de nouveaux espaces. Le désir de l'autre est largement égoïste, bien sûr. C'est d'abord soi-même que l'on cherche à situer, à construire. Mais « [i]l faut passer par quelqu'un pour atteindre au plus secret de soi¹⁷ ».

Pour rendre possible ce contact, on s'avance à découvert. Une fissure apparaît dans la carapace que l'on s'est forgée au fil des douleurs. On consent à être touchée, émue, et parfois blessée au plus intime de sa personne. L'écoute véritable n'est ni retrait ni éloignement. Au contraire, elle suppose une mise en danger de soi. En accueillant l'autre, on accepte que celui-ci nous questionne et qu'il en vienne à nous définir. On existe par lui, grâce à lui. Celui qui accède au cœur de notre intimité obtient le privilège tacite de pulvériser, volontairement ou non, le peu de confiance, d'espoir que l'on possède.

Cette brèche en soi, il faudra la rouvrir au moment de l'écriture, raviver les douleurs, écrire dans le sang et les sueurs froides, car « nous advenons à travers ce qui nous défait, sommes transformés par ce qui nous brûle¹⁸ ». La douleur nous travaille. L'angoisse aussi. On ne sait pas ce que serait l'écriture sans elles. On sait qu'avec elles viennent le doute, l'ébranlement des certitudes, une mise en mouvement

¹⁷ Christian Bobin, *Une petite robe de fête*, coll. « Folio », Paris, Gallimard, 1991, p. 43-44.

¹⁸ Hélène Dorion, *Sous l'arche du temps*, p. 16.

qui transforme. Mes textes sont marqués des coups de couteau contre lesquels je n'ai pas su me défendre.

* * *

« Il existe un vieux dicton japonais d'après lequel une femme ne peut aimer un homme vraiment vaniteux, car il n'y a pas dans son cœur de fissure par où l'amour puisse pénétrer et le remplir¹⁹ », peut-on lire dans *Le Livre du thé* de Kakuzo Okakura. Il me semble que ce dicton s'applique aussi bien à l'art qu'à l'amour.

Comment l'artiste qui n'accepte pas de souffrir, qui n'est pas grugé par sa part nécessaire de doute, pourrait-il entrer en relation avec ce qui l'entoure, si sa carapace est lisse, solide, sans brèche, si son regard ne cesse de se tourner vers lui-même?

Chaque jour, j'apprends que l'écriture est une forme d'amour qui demande de faire, à l'intérieur de soi, une place à l'autre.

* * *

Écouter et regarder l'autre, peut-être est-ce aussi choisir de s'approcher de la mort, d'apprendre à n'envisager la vie qu'à partir d'elle. On met tant d'efforts à nier sa propre finitude et celle de ceux qui nous entourent! Pourtant, on n'a qu'à ouvrir les yeux, à tendre l'oreille pour saisir le caractère éphémère de toute chose. Rien ni

¹⁹ Kakuzo Okakura, *Le Livre du thé*, coll. « Petite Bibliothèque », Paris, Payot & Rivages, 2004, p. 72.

personne ne se soustrait à la précarité. Nous ne sommes que passagers. Que passages, transitions. Peut-être aurions-nous moins peur d'aimer si nous arrêtons quelquefois de faire comme si la mort n'existait pas. Viviane Forrester, dans l'essai *La violence du calme*, exprime bien l'aseptisation paradoxale qui se produit dans la dénégarion de notre finitude : « [L]e sentiment de la mort est si réprimé qu'il confisque la vie²⁰ ». Vivre hors du sentiment de la mort nous fait oublier l'instant présent. Nous fait entrer dans une fiction où il importe peu de vivre, puisque nous nous croyons immortels.

Écrire, c'est vivre avec la réalité de la mort, dans la réalité de la mort : « [N]e peut créer que celui qui se laisse élargir par [elle], qui se sait lié à ce monde qui va mourir s'il cesse de marcher²¹ », écrit Broch, postulant que créer « oppos[e] à la mort [autre chose] que la peur et le plaisir²² ». Savoir, sentir la mort présente, peut-être est-ce ce que suggère l'expression plus ou moins convenue *vivre en artiste*. Vivre en artiste : cesser de vivre comme on dort, de mimer la vie, de chercher à se distraire de l'inévitable. Cesser de faire semblant que l'on sait, que l'on peut quand on veut, que l'on est grande, forte, invincible.

Je sais peu, je ne peux pas grand-chose, je suis petite, négligeable; on me broierait facilement entre deux doigts, sous un pied même déchaussé. Cette fragilité, n'est-elle pas au cœur de nous tous? N'est-elle pas une part de ce qui me pousse à écouter, à regarder, à désirer? À écrire? Dans un monde qui me demande d'être chaque jour plus forte, et de l'être plus que l'autre, l'écriture non seulement me donne le droit d'être fragile, mais *exige* que je le sois.

²⁰ Viviane Forrester, *La violence du calme*, coll. « Fiction & Cie », Paris, Seuil, 1980, p. 10.

²¹ Hermann Broch, cité dans Yvon Rivard, « L'intelligence des innocents », in *La neuvième : Scénario et regards croisés*, sous la dir. de Bernard Émond, Montréal, Les 400 coups, 2007, p. 121.

²² *Ibid.*, p. 121.

Hélène Dorion dit de l'écriture qu'elle est « une façon de réagir contre la fragilité qui nous enserre²³ ». Pour ma part, j'ai plutôt l'intuition que j'écris *avec* ma fragilité. Grâce à elle. Cette fragilité me donne parole.

La mort viendra. Elle est déjà là. Alors j'ouvre les fenêtres. Je respire un peu. J'essaie de me libérer de l'emprise de la peur, de « renvers[er] la douleur en action²⁴ ».

* * *

Il y a des journées pires que d'autres. Ces jours-là, tu te demandes à quoi bon. À quoi bon le dos voûté, les yeux cernés, l'angoisse, le portefeuille vide? Tout ça pour quoi? Pour intéresser combien de gens? Très peu, il faut croire, surtout si l'on oublie maman, papa, et quelques amis voulant quémander des faveurs. Qui voudra le lire, ce recueil de nouvelles? Qui l'aimera?

Ces jours-là, il se peut que tu abandonnes. Que tu ouvres une bière et un chips sel-vinaigre. Que tu t'installés devant le téléviseur en faisant des avances au chat et que tu te dises : je suis très bien comme ça.

Mais ça ne dure pas. Ça ne dure jamais. Il y a quelque chose en toi — une voix? — qui t'ordonne de continuer. De te remettre à l'ouvrage.

²³ Hélène Dorion, *Sous l'arche du temps*, p. 21.

²⁴ Danièle Sallenave, *Le don des morts*, p. 174.

Le lendemain, le surlendemain, tu recommences à aligner les phrases les unes derrière les autres, méthodiquement, comme on alignerait les clous dans un deux par quatre.

Jusqu'à présent, tu le fais.

* * *

Un jour, j'ai entendu cette réflexion à la radio : « Écrire, [...] [c'est] creuser un trou, toujours le même, descendre de plus en plus bas, et plus on descend, et plus le trou semble petit, plus on est proche d'une vérité qui ressemble à celle de tout le monde.²⁵ » J'aurais aimé pouvoir préciser : vers les manques. C'est pour aller à la rencontre de nos manques que l'on creuse le trou à partir duquel on écrit. Dans la quête de ce qui nous avale de l'intérieur. Notre écoute et notre regard portent les traces de ces manques qui sont peut-être les conditions mêmes de l'écriture, qui l'appellent : *Dis-moi. Révèle donc ce qui t'aspire.*

Ce trou, on ne saurait pas vraiment dire de quoi il est fait. Il est anecdotique mais universel. C'est parfois une déception, un regret, une blessure d'enfance. C'est toujours la solitude. Toujours la peur. Toujours la mort.

On ne se soustrait jamais à la solitude. Même dans les premiers émois de l'amour. On *rencontre*, on *accompagne*, mais on n'est jamais autrement que seuls. On le sait. On vit avec cette douleur chaque jour. Plusieurs tentent de l'oublier, font semblant qu'ils y échappent. Ils mentent.

²⁵ *Une vie, une œuvre : Jean Giono, le déserteur du réel (1895-1970)*, 4 septembre 2008, émission de radio, réalisation d'Olivier Guérin, Paris, France Culture.

L'écrivain ne cherche pas à taire sa solitude. Il la souligne, lui donne corps, parce qu'il ne peut écrire que dans ce qui s'approche le plus du silence. Ce silence-là, celui de la création, rappelle la mort. Il apprend à l'écrivain à se recueillir, à douter, à démolir les certitudes. Il lui commande d'écrire dans l'imminence de la mort, c'est-à-dire pour toucher l'autre, et non pour le distraire.

* * *

Se contraint-on à la solitude pour écrire, ou écrit-on pour apprivoiser la solitude? Ce n'est pas toujours clair. Quoi qu'il en soit, pour écrire, comme pour accueillir l'autre, il faut trouver assez de silence en soi. Un silence où il devient impossible de se mentir, où se tait le babil de la séduction, de la vente, de la fabrication.

Mais on n'est jamais dans le silence complet, comme l'affirme Suzanne Jacob dans *La bulle d'encre* : « L'oreille qui lit ou qui écrit [...] remplit plus d'une tâche à la fois. [...] Elle assure l'écoute de la respiration, du battement cardiaque, et de la voix intérieure.²⁶ » La voix intérieure, c'est le monologue ininterrompu dont j'ai parlé plus haut, qui tient ensemble toutes les histoires que l'on se raconte pour (sur)vivre. Construite dans l'écoute, cette voix ne se tait jamais tout à fait, fondant notre présence au monde.

²⁶ Suzanne Jacob, *La bulle d'encre*, coll. « Compact », Montréal, Boréal, 2001, p. 73.

Dans l'écriture, elle doit apprendre à chuchoter afin de rendre possible l'écoute du texte.

* * *

La lecture est une façon d'accueillir l'autre au sein de soi. Lire, c'est prendre du temps, de la lenteur, pour ressentir un autre, pour l'entendre écouter et regarder, chercher de la beauté. Les livres qu'on lit participent à la création du tissu d'histoires qui nous constitue, comme le souligne Christian Bobin : « Les livres aimés se mêlent au pain que vous mangez. Ils connaissent le même sort que les visages entrevus, que les journées limpides d'automne [...] Des heures et des heures de lecture pour cette légère teinture de l'âme, pour cette infime variation de l'invisible en vous, dans votre voix, dans vos yeux, dans vos façons d'aller et de faire.²⁷ »

C'est aussi grâce à la lecture que l'on commence à écrire. On entre dans le livre avec ce que l'on est, on tente d'y reconnaître une part de soi en même temps qu'on y découvre autre chose.

En lisant, on apprend le silence. On entend une voix, celle du texte. Et tranquillement, on ne sait ni quand, ni comment, ni pourquoi, on en vient à se dire que c'est ce que l'on aimerait : trouver assez de silence en soi pour donner naissance à une voix.

* * *

²⁷ Christian Bobin, *Une petite robe de fête*, p. 54-55.

Avant de prêter l'oreille aux phrases que l'on écrit, on est à l'écoute de soi, des autres, de soi parmi les autres. On écoute la langue — jamais la même dans chaque bouche — et le silence, *les* silences : celui de la solitude, celui de la multitude.

Vient le jour où, à force d'écouter, on veut à son tour prendre la parole, donner un peu de ce qu'on est.

Peut-être qu'écrire est une façon indirecte, timide, de tendre la main. Une tentative de partage. Mais avant d'être un don, l'écriture est un besoin. Celui de parler à l'autre pour sentir qu'on existe. Après tout, on n'est « présence à soi que dans le fait de se dire à un autre²⁸ », écrit Denis Vasse.

* * *

Enfants, nous étions éponges. Mais avec le temps, l'acte d'observer comme celui d'écouter ne disparaissent pas. Nous restons ébranlés par l'autre, différemment peut-être, parce que les histoires se superposent, entrent en conflit.

Se situer dans le monde est un devoir de tous les jours. S'il est nécessaire à l'écriture, inversement, écrire permet aussi de s'inscrire *quelque part*; de démêler les histoires qui cohabitent en soi.

²⁸ Denis Vasse, *L'ombilic et la voix : Deux enfants en analyse*, coll. « Points Essais », Paris, Seuil, 1999. p. 183.

Pour écrire, il faut désormais apprendre à écouter les mots, les phrases, le rythme; entrer dans le travail du texte. La quête de la voix.

* * *

Tu as arrêté d'apprendre la musique parce que tu étais trop paresseuse pour t'y exercer huit heures par jour. Trop paresseuse et trop peureuse. Tu aurais voulu écrire tes propres partitions, composer — oh! pas nécessairement des symphonies. Tu te serais contentée de moins, d'un groupe rock, tiens. Mais tu bloquais. Incapable de sortir des gammes apprises, des toniques et des dominantes. Tu aurais voulu jazzer, là, tout de suite, faire fi des tonalités et savoir improviser d'un seul coup. Comme si on apprenait à marcher sans tomber. En musique, il y a ce don, cette grâce que tu n'avais pas : l'oreille absolue.

Avec les mots, il n'y a pas de don institutionnalisé et reconnu tel que l'oreille absolue. Mais il y a les légendes, ces écrivains qui pondent des romans en deux semaines, qui sont habités d'une passion violente, insatiable — ils ne pourraient jamais vivre sans écrire... Tu croyais mieux t'accommoder de ces mythes, mais tu te trompais. Tu t'es comparée à n'en plus finir, pour te rendre compte que ta productivité, ton plaisir, ton besoin d'écrire n'étaient jamais à la hauteur de ce que les autres semblaient vivre. Tu te disais tant pis, peu importe, mais au fond de toi, tu tremblais, atteinte, diminuée.

Aujourd'hui, tu te rends compte avec quelle stupidité tu as abandonné la musique : par refus du travail. Par peur de l'échec. Tu as cru que le génie tomberait du ciel. Ce n'est pas arrivé, tu as refusé le reste, les autres possibilités. Mozart ou rien? Ce fut rien. Tu pourrais faire exactement la même erreur avec l'écriture.

Refuser le travail. Vouloir être inspirée et brillante du premier coup. Et fuir, parce que ça n'arrivera pas.

L'écriture, comme l'affirme Annie Dillard, est un combat : « Tu es un lutteur séminole qui se bat contre les alligators. À demi nu, avec tes deux mains nues, tu [...] te bagarres contre la tête d'une phrase dont la queue essaie de t'envoyer promener.²⁹ » Entre dans les marais. Bats-toi. Attaque-toi à ces phrases que tu veux tant écrire. Personne ne te regarde. Tu peux y aller sauvagement, si tu le désires.

Créer quelque chose — une phrase, un meuble, un enfant — n'est ni lisse, ni doux, ni propre. Cela demande de creuser, de pétrir, de suer, de t'écorcher, de pleurer et de saigner, si nécessaire. Fais-le. Arrête de vouloir être géniale; fais. Creuse, pétris, sue, hurle. Après tout, il serait dommage de continuer à rêver sans jamais oser te salir. De te laisser porter au gré des hasards. De te limiter à choisir entre un t-shirt bleu et une camisole rose.

* * *

Dans le travail de l'écriture, on explore, violemment, sans se ménager, les manques qui nous trouent l'intérieur; on creuse, au fond de son ventre, pour qu'éclosent quelques mots, une phrase, puis, un jour, peut-être, une voix. Un texte.

Cette violence ne doit pas nous empêcher d'être méticuleux, précis, tendre même; on se découvre une tendresse qu'on ne se croyait pas capable de posséder — pas envers soi —, et on peaufine chaque phrase comme un horloger aux prises

²⁹ Annie Dillard, *En vivant, en écrivant*, coll. « 10/18 », Paris, Christian Bourgois, 1996, p. 98.

avec le plus fin et le plus tortueux des mécanismes. Sauf qu'il n'y a pas de manuel d'instructions. Seule, pour toujours, dans son ignorance, peinant à écrire une phrase sans savoir comment. À tâtons, en suivant son instinct, puisqu'il ne reste rien d'autre.

* * *

« Écrire c'est tenter de savoir ce qu'on écrirait si on écrivait³⁰ », affirme Marguerite Duras. On avance en ne sachant pas où l'on va — mais continuerait-on d'écrire si l'on savait? On devine qu'il ne faut pas s'arrêter si l'on veut arriver quelque part — où? pourquoi? Qui nous dira si la destination en vaut la peine? Personne. Ce chemin sur lequel on marche seule, on le parcourt d'abord pour le découvrir, pour le voyage. Pour soi. On apprend à oublier l'idée d'un but, d'une fin, puisque l'insatisfaction constante nous montre qu'en cet endroit, rien n'est terminé, tout reste à faire. Phrase après phrase, on tente de « savoir ce qu'on écrirait si on écrivait ».

* * *

Pour faire naître une phrase, on va à la rencontre de ce tissu d'histoires qui s'est façonné au contact des autres et qui bruit dans le silence, afin d'en faire *autre chose* : « Il ne s'agit pas [...] de traduire des sensations, mais de les faire surgir avec la force même qui les fait à la fois entrer et sortir de [soi]³¹ », précise Louise Warren. Écrire est transformation, création. Si la phrase naît d'une tension entre celui qui écrit

³⁰ Marguerite Duras, *Écrire*, coll. « Folio », Paris, Gallimard, 1993, p. 53.

³¹ Louise Warren, *Interroger l'intensité*, coll. « Trois guinées », Laval, Trois, 1999, p. 27.

et le monde, qu'elle porte « l'intensité³² » d'une impression, elle n'est pas une copie de ce qui l'a suscitée, non plus que le récit d'un contact. Elle crée son propre présent et « s'impose comme expérience³³ ». C'est dire que ce n'est pas l'écrivain lui-même qu'elle donne à lire. Celui-ci sait peut-être identifier les référents, les sources qui ont contribué à la naissance de la phrase. Mais cela n'a pas d'intérêt. Pas de portée. La phrase doit être lue pour elle-même et pour rien d'autre.

Chaque phrase est un monde qui se suffit, mais qui doit s'arrimer à d'autres mondes : la phrase qui précède et celle qui suit.

* * *

Écrire une phrase, c'est aussi savoir arrêter d'écrire. Karine Girard avance que « la phrase n'est pas terminée tant qu'elle oscille, tant que son rythme est instable³⁴ ». En effet, il s'agit de faire en sorte que le rythme se tienne en équilibre, tout en laissant du mouvement dans la langue. Il faut pouvoir sentir que la phrase ébranle sans être ébranlée. Qu'elle tremble sans s'affaïsser.

Voici des textes qui ne tremblent pas : un communiqué de presse, une mise en demeure, une offre spéciale pour accumuler des points *Air Miles*. Ces textes *communiquent*, mais ne *font* rien. Écrire, c'est laisser la frontière ouverte entre ce qui est dit et ce qui est ressenti, afin que la langue ne se fige pas. C'est apprendre à laisser les phrases trembler.

³² *Ibid.*, p. 27.

³³ Pierre Alféri, *Chercher une phrase*, coll. « Détroits », Paris, Christian Bourgois, 1991, p. 41.

³⁴ Karine Girard, « Mon congé de l'Amérique suivi de Juste là », *Mémoire de maîtrise*, Montréal, Université du Québec à Montréal, 2006, f. 57.

Comment sait-on que la phrase tremble juste assez? On ne le sait pas. On tente de le deviner. Le doute persiste, toujours. On ne peut qu'apprendre à *faire avec*. À lui dire de se taire au bon moment.

* * *

Le corps est capable de percevoir une certaine justesse de la phrase. Si le texte *résonne*, vibre, on sent la part jouissive de soi qui s'éveille. Alexandre Hollan semble également se fier à son instinct pour déposer le pinceau, reconnaître qu'un tableau est terminé : « [Q]uand tout trouve sa place juste, on a le sentiment d'être au cœur des choses³⁵ », écrit-il. La justesse a donc beaucoup à voir avec la sensation, quoiqu'elle dépende largement de nos apprentissages, de notre éducation. Bien sûr, les idées esthétiques intériorisées au fil de notre parcours modèlent nos goûts, contribuant ainsi à définir ce que nous identifions comme juste. C'est à la fois la raison et le corps qui jugent du texte qui s'écrit.

Au fond, une phrase n'est jamais finie. Jamais achevée. Un jour, on se décide à la laisser telle quelle, mais on sait que ce travail pourrait être sans fin, que la justesse n'est jamais sans dissonance. Si l'on exagérerait seulement un peu, une vie pourrait se passer à travailler la même phrase.

* * *

³⁵ Alexandre Hollan, *Je suis ce que je vois*, p. 87.

Tu peux lutter des heures, des jours, des semaines. Puis tu reçois une phrase « tomb[ée] du ciel³⁶ ». Un cadeau de tu-ne-sais-qui. Tu ne connais personnellement aucun écrivain au paradis.

Pendant que tu l'écris, tu sais que cette phrase ne te demandera rien : elle sait où elle va. Elle y est déjà. Juste assez tremblante, elle résonne en toi. C'est un miracle, une grâce. Parfois, plusieurs phrases de suite te sont offertes, comme ça, pour rien. Le rythme coule de lui-même, sans heurts. Tu t'imagines le bonheur que vivent les musiciens qui improvisent et atteignent facilement l'harmonie.

Tu te sens traversée, messagère plutôt qu'écrivaine. Peut-être ce cadeau est-il le fruit enfin mûr d'heures de travail qui t'avaient semblé vaines, perdues? Tu n'y penses plus. Tu acceptes ce bonheur avec gratitude. Plus tôt que tard, le bégaiement et la lutte reprendront, tu le sais.

* * *

Une suite de phrases qui tremblent juste assez crée une voix.

La voix entoure ces phrases qui la font naître, se déploie dans, entre et après elles; elle subsiste après la lecture, fil invisible entre écrivain et lecteur. Ni sens ni forme, elle procède de ceux-ci et les dépasse : elle est quelque chose comme du corps dans le langage.

³⁶ Annie Dillard, *En vivant, en écrivant*, p. 99.

La voix permet une communication en deçà du texte : elle n'est pas le texte, mais elle n'existe pas sans lui. La voix, c'est créer, à partir de phrases et de mots, quelque chose qui n'est ni phrase ni mot, mais la présence d'un locuteur.

« Ce qui unit, entre corps et langage, la voix et le texte, c'est la tension pulsionnelle du rythme³⁷ », écrit Jean-Paul Goux. Le rythme n'est pas à entendre comme une métrique, mais comme une pulsation, une « force³⁸ » qui *incarne* le texte en lui donnant son *oralité*. De même, l'oralité n'est pas à confondre avec du *parlé*; elle est l'*énergie* de la parole, du langage fait corps, insufflée au texte. Accorder de l'importance à l'oralité, c'est chercher à donner du vivant au langage, à inventer une langue où le corps n'est pas nié, où l'homme se réalise en entier, ainsi que le conçoit Bakhtine : « L'auteur, comme partie constitutive de la forme, c'est l'activité organisée et venant de l'intérieur de l'homme comme totalité réalisant pleinement sa tâche, ne présumant rien en dehors de lui-même pour arriver au parachèvement, et qui plus est de l'homme entier des pieds à la tête : il le faut tout entier, respirant (le rythme), se mouvant, voyant, entendant, se souvenant, aimant et comprenant.³⁹ »

Par le rythme, du corps passe dans le texte. Du corps, c'est-à-dire du sang, des viscères. Du vivant, donc du mortel. Ce corps sachant sa finitude n'essaie pas de cacher son souffle essoufflé, son cœur battant, son désir. Chantal Chawaf avance qu'il faut chercher à exprimer l'endroit en soi « où le désir se cache, se brouille, se tait, là où il fait encore noir, où les mots manquent, là où on est au fond du corps et où soufflent les tourbillons de la souffrance ou du plaisir⁴⁰ ».

S'il me permet de toucher à l'autre, le corps est aussi ce qui m'en sépare; il me rappelle ma solitude, la circonscrit. Je suis moi pour toujours. Je ne peux m'unir à

³⁷ Jean-Paul Goux, *La fabrique du continu : Essai sur la prose*, Paris, Champ Vallon, 1999, p. 91.

³⁸ Pierre Alféri, *Chercher une phrase*, p. 27.

³⁹ Mikhaïl Bakhtine, *Esthétique et théorie du roman*, coll. « Tel », Paris, Gallimard, 1978, p. 81.

⁴⁰ Chantal Chawaf, « Une écriture du féminin », *Trois*, vol. 4, no 2, hiver 1989, p. 3.

l'autre que temporairement, superficiellement. Je suis seule, intrinsèquement seule. Le corps est le tombeau de chaque rêve où serait brisée la solitude.

En donnant du pulsionnel au texte, la voix est le lieu des non-dits, des détresses dissimulées, du désir tu. Elle demande au lecteur de lire avec son corps entier, pour qu'il ressente le gouffre de l'autre.

* * *

La voix est un lieu de passage où les limites s'effacent : là où *dit* et corps s'unissent; où connu et inconnu se mêlent; où soi et l'autre se rencontrent. À la fois miroir — reflétant celui qui écrit — et fenêtre⁴¹ — donnant à voir, à entendre l'autre —, elle est « l'intime extérieur⁴² », un espace intermédiaire qui porte les traces de toutes les heures passées à écouter, à regarder, à ressentir le monde. Par la voix, le corps de l'écrivain pénètre le texte; ce texte, à son tour, pénétrera le corps du lecteur.

Lieu frontalier, donc, la voix est une croisée des chemins où écrivain et lecteur arrivent à se toucher, à *s'éprouver*, en deçà des mots, malgré l'absence. Là où les corps se frôlent. Elle porte la tension qui nous pousse vers l'autre, qui nous fait le désirer et vouloir qu'il nous désire. C'est une relation d'intimité qui s'établit ainsi entre soi et le texte, entre le texte et le lecteur.

* * *

⁴¹ Les concepts de « miroir » et de « fenêtre » sont empruntés au domaine de la photographie. Voir Raymond Depardon, *Errance*, coll. « Points », Paris, Seuil, 2000, p. 98.

⁴² Henri Meschonnic, *Célébration de la poésie*, p. 57.

Chercher une voix, c'est tenter, par le texte, de « frott[er] la peau de sa voix⁴³ » contre celle de l'autre, écrit Goux. Chercher une voix, c'est accepter que le texte peut *faire quelque chose*⁴⁴ au-delà des mots. Que, par le rythme, il produira une sensation, une émotion chez quelqu'un qu'on ne connaît pas, dont on n'a pas même idée de l'existence.

Le contact qui se fait alors est de l'ordre de l'impression. *Le Petit Robert* définit celle-ci comme un « état de conscience plus affectif qu'intellectuel⁴⁵ » qui laisse une « empreinte⁴⁶ ». Cette *empreinte* de la voix est mouvante; différente d'un lecteur à l'autre, différente d'une lecture à l'autre. Car la voix est un espace qui se module selon ce que le lecteur donne de lui-même au texte.

Des semaines, des années après que le livre a été refermé, c'est souvent l'impression qui reste en nous; le détail de l'intrigue finit par nous échapper. Mais la voix d'un texte qui nous a appelés, qui nous a ébranlés, ne s'oublie pas.

Ce qui touche demeure souvent inexplicable. Pour Christian Bobin, la voix d'un autre qui résonne en lui apporte l'apaisement, et la découverte de sa propre personne : « [Q]uelquefois une chose arrive. Une chose comme cette voix dans le noir. [...] Ne cherchant pas à consoler, elle apaise. Ne cherchant pas à séduire, elle ravit. Elle porte en elle-même sa propre fin, son propre deuil, son propre noir. Elle s'expose à ce point que celui qui l'écoute, à son tour, se découvre sans abri, sans recours. Délivré de soi, rendu à soi.⁴⁷ » Peut-être, dans la voix, découvrons-nous que

⁴³ Jean-Paul Goux, *La fabrique du continu*, p. 163.

⁴⁴ L'expression est de Pierre Alféri, *Chercher une phrase*, p. 13.

⁴⁵ Paul Robert (dir. publ.), Alain Rey et Josette Rey-Debove (coll.), *Le Petit Robert : Dictionnaire alphabétique & analogique de la langue française*, Paris, Société du nouveau Littré, 1977, p. 971.

⁴⁶ *Ibid.*, p. 971.

⁴⁷ Christian Bobin, *Une petite robe de fête*, p. 76.

nous ne sommes pas complètement seuls ou, du moins, partageons-nous la même solitude.

* * *

Pendant tes études secondaires, J., une amie pianiste, t'avait prêté les partitions d'un compositeur argentin, Alberto Ginastera. Le tempo furiosamente ritmico e energico, quasi impossible à tenir, emportait tout avec lui. Du haut de la rage de tes quinze ans, tu voulais jouer ces Danzas argentinas, même si J. avait commencé le piano à trois ans et toi à huit, et même si tes pratiques hebdomadaires ne faisaient pas le poids contre ses pratiques quotidiennes.

J. t'avait enregistré une cassette pour que tu puisses apprivoiser cette musique qui te fascinait. Malgré la qualité audio médiocre, tu l'écoutais à répétition. Le rythme, la mélodie étaient complètement étrangers à tout ce que tu avais joué et même entendu jusque-là. Tu priais presque pour qu'Arta, ta professeure, peu portée sur la musique contemporaine, accepte que tu joues ces danses.

Arta a lu les partitions, écouté l'enregistrement. Elle a accepté. Non sans te dire que J. jouait mal. Tu étais insultée. J. est une déesse! J. joue sans fausse note! Et elle pratique tous les jours! Arta t'a répondu : Ton amie fait toc, toc sur son piano, on dirait un marteau. L'important, c'est l'âme.

Tu ne sais pas si tu possédais cette âme quand tu jouais. Il serait bien difficile de le dire, maintenant que tes doigts sont pleins de rouille, et que tu ne te rends qu'à la troisième mesure des Danzas argentinas — que tu avais finalement à peu près maîtrisées. La technique, que tu n'as jamais aimée, t'a glissé des doigts. Mais ce que

ta professeure appelait « l'âme » et que d'autres appellent la « voix », c'est ce que tu recherches dans toute œuvre. Et si tu sais qu'il faut temps et sueur pour maîtriser la technique, tu ne saurais dire comment « attraper » la voix.

* * *

On peut ne rester qu'un technicien du langage. Ne jamais devenir écrivain. Tout comme on peut bien exécuter une partition sans être un véritable interprète. Il ne suffit pas de maîtriser les règles, les normes. C'est ce qu'entendait Arta en évoquant l'âme d'une interprétation; curieusement, elle identifiait ainsi ce que l'on nomme *corps* dans le langage en parlant d'un texte. Dans la musique comme dans l'écriture, on cherche à insuffler une présence, en deçà du texte ou de la partition.

* * *

L'écriture, pour moi, c'est d'abord l'écriture d'une voix. Toutes ces heures passées devant le piano, à entendre des phrasés musicaux, à faire passer en moi le rythme et les mélodies de quelqu'un d'autre, ont peut-être façonné mon rapport à la lecture et à l'écriture. Mais, je l'ai déjà dit, l'inscription d'un rythme dans le texte n'est pas une question de blanches ou de noires, de 4/4 ou de 6/8. Le rythme est une énergie qui vient du corps. Ainsi, il ne relève pas tant de la perception que de « [l]'assimilation⁴⁸ », c'est-à-dire qu'il n'est pas matière sonore, uniquement

⁴⁸ Jean-Paul Goux, *La fabrique du continu*, p. 99. (C'est Goux qui souligne.)

perceptible par les oreilles; il s'*assimile* plutôt par le corps en entier, par tous les sens. Il est « [l]'infime du langage⁴⁹ ».

L'écriture n'est pas la musique; le texte n'est pas une partition. Quand on écrit, on n'occulte jamais ce qui se dit, ce qui est en train de se dire. Forme et sens ne peuvent être dissociés l'un de l'autre. Dans le rythme, ils sont intrinsèquement liés : « Une phrase qui n'est pas "bien balancée" (que le rythme soit long ou court, heurté ou sinueux, peu importe) est, *ipso facto*, sur le plan du sens, vide, creuse.⁵⁰ » Une phrase dont le rythme sonne faux dérange la lecture. Elle reste opaque sur le plan du sens, parce que ce que le corps donne à entendre ne s'accorde pas avec le discours.

* * *

Concrètement, le rythme passe par le vocabulaire, la syntaxe, la ponctuation. Chaque décision contribue à inscrire dans le texte la présence d'un cœur qui bat, en faisant alterner des élans et des replis qui créent un mouvement : celui de la langue qui nous traverse. Travailler le rythme, c'est donner à la phrase l'élán qui nous a poussée à l'écrire.

Si le rythme part du désir, il provient aussi d'un doute, d'une remise en question du langage. C'est la syntaxe, en organisant la phrase, qui permet d'entrer dans le cœur de ce travail. Pierre angulaire du langage, elle définit les rapports entre les mots, permet de détourner les règles. La littérature est « l'inquiétude de la syntaxe⁵¹ », avance d'ailleurs Pierre Alféri. On cherche à écarter les « phrases

⁴⁹ Henri Meschonnic, *Politique du rythme, politique du sujet*, Lagrasse, Verdier, 1995, p. 154.

⁵⁰ Claude Simon, cité dans Jean-Paul Goux, *La fabrique du continu*, p. 134.

⁵¹ Pierre Alféri, *Chercher une phrase*, p. 26.

usées⁵² », celles dont on reconnaît le rythme, qu'on a l'impression d'avoir déjà écrites ou lues; elles ne sont pas ce que notre corps, mouvant, voudrait dire, là, maintenant.

En somme, écrire en entretenant un rapport charnel avec le langage, c'est postuler comme Meschonnic que le texte permet « l'écoute de tout ce qu'on ne sait pas qu'on entend, de tout ce qu'on ne sait pas qu'on dit et de tout ce qu'on ne sait pas dire⁵³ ».

* * *

« Dans la caverne obscure [...] [j]e vois des araignées duveteuses et noires. Des rats et des souris courent épouvantés sur le sol et sur les murs. Entre les pierres, le scorpion. [...] De vieilles blattes rampent dans la pénombre. Et tout cela c'est moi.⁵⁴ » En observant l'une de ses toiles, Clarice Lispector constate cette « douce horreur⁵⁵ ». Une caverne pleine de bestioles affreuses, tu en as une, toi aussi, au fond de ton être. Visiter cet endroit n'est pas agréable, rend l'écriture inconfortable, angoissante.

Quand tu écris, tu laisses les araignées et les rats courir sur la page. Ils font se mouvoir le texte, font trembler les phrases. Un jour, tu te relis et tu te demandes ce que les gens penseront; de ce que tu leur exposes. Tu peux t'acharner à répéter Ce n'est que de la fiction! Qu'importe : cette noirceur provient quand même d'un lieu, en toi, possédé par l'horreur.

⁵² *Ibid.*, p. 49.

⁵³ Henri Meschonnic, *Célébration de la poésie*, p. 251.

⁵⁴ Clarice Lispector, *Água Viva*, Paris, Des femmes, 1980, p. 27.

⁵⁵ *Ibid.*, p. 29.

Écrire, c'est accéder à des parties sombres de soi, puis tenir ouverte la porte, laisser entrer les autres.

* * *

On écrit toujours du connu et de l'inconnu. On écrit à partir des histoires et des impressions qui nous constituent, mais on en fait autre chose, on va ailleurs — où? on ne le sait jamais avant d'y être. C'est ce qu'Hélène Dorion appelle « écrire devant soi⁵⁶ ». Le mode de présence de la voix est celui de la suggestion, mais l'écrivain ne sait pas tout ce qu'il suggère.

Mes textes révèlent plus de moi que ce dont je suis consciente. Puisque je ne me connais que partiellement, le texte doit forcément donner à lire une part de ce que je cache et que j'ignore. Je ne connais pas tout ce que je désire. D'ailleurs, « [l]a voix [...] trahit celui qui parle⁵⁷ ». J'apprends à accepter la perte de contrôle. Car s'il m'est impossible de concevoir tout ce qui passe *malgré* moi dans le texte, sous lui, il m'est tout aussi impossible d'imaginer ce qu'on éprouvera à la lecture de mes phrases, de leur rythme. Le lecteur ne pourra faire autrement que de les lire à partir de ses manques à lui, de ses histoires. On ne peut choisir ce qui passe entre l'autre et soi. Les phrases, une fois écrites, n'appartiennent qu'à celui qui les lit.

* * *

⁵⁶ Hélène Dorion, *Sous l'arche du temps*, p. 18.

⁵⁷ Denis Vasse, *L'ombilic et la voix*, p. 183.

Il ne te reste pas grand-chose de tes seize années de piano, de théorie musicale et de solfège. Tu t'assois devant ton instrument et tu as envie de pleurer, tant tes doigts sont devenus gauches. Malgré tout, tu as l'intime conviction que cet apprentissage continue à vivre en toi et qu'il façonne ta relation au texte. Devant un autre clavier, électronique cette fois, tu lis et relis les mots, souvent à voix haute, inlassablement, modifies les phrases, le rythme jusqu'à ce que te ressentent une justesse. Tu ne peux pas relire seulement une phrase, il te faut revenir loin derrière, plus loin, au tout début du texte, comme lorsque tu trébuchais sur un passage d'une sonate et que tu t'acharnais à la recommencer depuis le début pour qu'elle soit parfaite, d'un bout à l'autre. Débuter en plein milieu, ça ne se faisait pas. La partition ne voulait plus rien dire.

* * *

J'écris beaucoup à voix haute. C'est un de mes plaisirs. Je me relis un nombre ahurissant de fois, et pourtant, à chaque lecture, je ressens une fébrilité, mélange d'excitation, de nervosité et d'impatience.

À la longue, j'en viens forcément à connaître mon texte par cœur. Quand j'en suis à ce point, je sais que je me coupe du texte véritable. J'ai entendu tant de fois les phrases que je ne parviens plus à distinguer ce qui sonne faux : tout résonne comme du familier, comme une chanson apprise qu'on ne questionne pas. Il ne sert plus à rien de me relire. Je dois m'éloigner du texte un certain temps, afin qu'il redevienne un peu étranger.

En me séparant du texte, je prends pourtant le risque de perdre contact avec lui. Si cela se produit, il devient alors difficile de le retravailler. Mon corps ne le

reconnaît plus. Ce souffle-là, cette sueur, ce sang ne sont plus de moi. Il me faut accepter ou refuser que le texte existe tel quel, avec ses imperfections.

Parfois, je retourne au texte après m'en être séparée, et je suis encore au bon endroit. Je me salis de nouveau les doigts.

* * *

Quand on écrit à partir du pulsionnel, on se sent bouger au gré du texte. On se crispe, on a peur, on a mal, on jouit, *à cause* du texte qui s'écrit; qui *nous* écrit. C'est une façon de choisir : écouter ses affects, changer un mot pour tel autre, reformuler un passage.

Les décisions se prennent parfois facilement, au fil de l'écriture, dictées par l'instinct; d'autres fois, on corrige le texte lors d'une relecture, sur un coup de tête ou après une longue hésitation. Quand j'ai écrit mes nouvelles, par exemple, j'ai instinctivement intégré les discours rapportés à la narration afin que la parole de l'autre fasse corps avec celle du narrateur. Je ne voulais pas faire usage des guillemets, ponctuation forte qui sépare, marque la différence. À la relecture, j'ai dû me pencher sur chacun de ces cas pour m'assurer que l'imbrication de différents niveaux de narration ne rendait pas le sens obscur.

Ce genre de réflexions, où l'on se penche sur ce qu'on donne à lire, sur la réception de son texte, ne peut se faire pendant que celui-ci se met en forme. Il faut prendre du recul. On attend que le texte soit assez solide, autonome, pour se questionner à son sujet, l'observer comme un objet étranger.

Ces détails qui font le rythme sont d'une importance cruciale. En contribuant à donner une voix au texte, ils lui donnent vie. Ils constituent un travail de finition, d'artisanat, qui demande patience, lenteur.

* * *

La nouvelle donne la possibilité de travailler en profondeur le rythme. Sa brièveté permet de la lire à voix haute d'une traite, contrairement au roman; on s'épuiserait à essayer de le lire au complet. Il faudrait se contenter de lire des chapitres. Ce ne serait pas satisfaisant.

La nouvelle — en particulier la nouvelle-instant, qui s'attarde davantage à « la substance émotionnelle⁵⁸ » d'un événement ou d'une situation qu'à une suite de péripéties — tient tout entière dans le rythme. Elle n'a pas à se préoccuper de durer pendant trois cents pages. Elle peut être faite d'un rythme impossible, à en perdre haleine. C'est là le bonheur qu'apporte sa concision.

Écrire un recueil de nouvelles est aussi l'occasion d'explorer plusieurs voix narratives, ce que Pierre Alféri nomme des « simulacres de voix⁵⁹ ». On peut varier le rythme tout en gardant une unité : chaque narrateur et, dans une moindre mesure, chaque personnage qui prend la parole sont des variantes de la voix globale du recueil. Voilà le défi : savoir suffisamment diversifier les *simulacres de voix* tout en s'assurant que chacun d'eux participe, nouvelle après nouvelle, à la création d'une

⁵⁸ René Godenne, cité dans Michel J. Viegnès, *L'esthétique de la nouvelle française au vingtième siècle*, coll. « American University Studies : Series II, Romance Languages and Literature », vol. 104, New York, Peter Lang, 1989, p. 68.

⁵⁹ Pierre Alféri, *Chercher une phrase*, p. 73.

voix capable de faire tenir les textes ensemble. Cette difficulté est l'occasion d'une grande liberté, d'un mouvement constamment renouvelé.

* * *

On n'écrit jamais vraiment ce que l'on voudrait, ce que l'on pensait écrire. On commence quelque chose qui part de soi mais qui n'est pas soi, qui demande non pas à être compris mais à être suivi, couvé, aimé, et qui nous entraîne là où on ne sait jamais qu'on va. Écrire, c'est apprendre à écouter où les phrases veulent aller. Chaque fois, on court le risque de se perdre; toute phrase, tout texte portent la possibilité de l'échec.

On comprend qu'écrire une voix, ce n'est pas écrire sa voix à soi. Écrire, c'est renoncer à une grande part de ce que l'on est, désapprendre ce que l'on considérerait comme ses limites. C'est écouter la voix du texte.

* * *

On ne sait pas si la phrase qu'on écrit, puis qu'on fait suivre d'une autre phrase, donnera un texte qui sonne juste. Parfois, on finit par sentir que ça y est : il y a quelque chose, là. Un texte qui porte une voix. On peut s'en rendre compte rapidement, comme on peut douter jusqu'au point final. D'autres fois, on jette, on détruit. On a perdu le combat.

On ne compte pas les journées perdues, ce serait trop cruel. On ne se dit pas non plus qu'on a appris, qu'on a exploré une voie infructueuse, qu'on ne s'y fera plus prendre. On accepte l'échec et on recommence. Chaque texte est différent du précédent.

Écrire des nouvelles, dans ces conditions, peut sembler vaguement masochiste. Chaque fois, on cherche une nouvelle façon de se mettre en danger, d'aller à la rencontre d'un texte inconnu, alligator à combattre puis à apprivoiser, afin de l'amener là où il désire se rendre. Sans doute que l'on aime vivre le danger, marcher au bord du gouffre, se rappeler la possibilité de l'échec.

* * *

Quand je me regarde dans un miroir, je ne sais pas bien dire qui sont ces femmes qui s'observent. Je ne sais plus si je suis jeune ou vieille, combien de temps prennent les gens pour remarquer les cheveux gris, les cernes, le durcissement tranquille des traits du visage.

Je ne connais pas grand-chose de celle qui soutient mon regard dans la glace, après vingt-neuf années à vivre dans mon corps, ma tête, ma langue, mes histoires.

Je me sens en constante mouvance et en même temps la même. Est-ce ce qui m'a fait choisir la nouvelle? La possibilité de multiplier les narrations, les *simulacres de voix*, afin d'incarner cette mouvance?

* * *

Ton ami D. a fait lire Jellyfish sous les néons à sa sœur, qui ne te connaissait pas. Un jour, tu as rencontré cette dernière; elle était surprise — déçue serait plus approprié — de constater que tu n'es pas tatouée au visage et que tes cheveux ne sont ni rouges ni verts. La voix de ton texte avait résonné chez elle comme celle d'une petite punk.

Tu as les cheveux brun foncé. Tes vêtements n'ont pas de trous. Tes bracelets n'ont pas de studs. Pire : lorsque tu écris, tu ne bois pas. Si la sœur de D. était déçue, c'était de ne pas reconnaître, en te voyant, la voix qu'elle avait entendue en lisant ta nouvelle.

On ne connaît que partiellement l'autre. Celui qui te lit entend le rythme de ton corps. Une intimité qui ne se révèle que dans l'écriture.

La voix de mes textes recèle d'autres femmes que celle qui marche dans la rue, serre la main à quelqu'un. Cette voix dégage parfois de la violence. Une envie de rébellion. Une odeur de punk.

* * *

Le corps que la voix donne à entendre n'est pas *strictement* celui de l'écrivain. Si elle exprime les secrets tus et inavoués, les béances intérieures, la voix du texte est aussi en partie faite du corps de l'autre, d'un père distant, de l'homme entrevu plus tôt au parc, ainsi que des livres qu'on a lus : « Je vis si intensément les autres, leurs livres, leurs œuvres, que toutes ces présences glissent organiquement en moi, dans

l'écriture. [...] On écrit avec les autres et la matière des autres devient substance⁶⁰ », écrit Louise Warren.

La présence de la voix est la somme plus ou moins consciente de tout ce qui s'est écrit en silence pendant des années au contact des autres. Elle n'est pas, comme le rappelle Pierre Alféri, « le reflet d'une psychologie⁶¹ ». Le travail préalable à l'écriture est celui de toute une vie. Un labeur jamais terminé, qui inscrit le texte à la fois dans l'individuel et le collectif, dans l'intérieur comme dans l'extérieur.

* * *

Il y a de la violence dans mes textes, dans leur voix. Je ne sais pas comment il pourrait en être autrement, puisque écrire se fait à partir des manques, eux-mêmes souvent causés par une violence. Je pense, à l'instar de Duras, que « l'écriture, [...] c'est les cris des bêtes de la nuit, ceux de tous, ceux de vous et de moi, ceux des chiens⁶² » et qu'« [é]crire c'est aussi [...] hurler sans bruit⁶³ ». On choisit de hurler, discrètement peut-être, mais on hurle quand même.

Et puis l'écriture elle-même, avec tous les doutes qu'elle comporte, est violence : une « violence au langage⁶⁴ » qui a lieu dans la rythmique, les agressions infligées à la syntaxe, mais aussi, comme l'écrit Louise Warren, dans les ratures, les

⁶⁰ Louise Warren, *Interroger l'intensité*, p. 12.

⁶¹ Pierre Alféri, *Chercher une phrase*, p. 73.

⁶² Marguerite Duras, *Écrire*, p. 24.

⁶³ *Ibid.*, p. 28.

⁶⁴ Louise Warren, *Interroger l'intensité*, p. 55.

coupures, les pages jetées à la poubelle : « [D]errière les phrases les plus limpides, il y a eu lacération⁶⁵. »

* * *

Si j'accepte la violence que portent mes textes, il me semblerait toutefois inacceptable de *participer* à la violence du monde en la prolongeant. Un texte qui répond sciemment aux lois du marché, qui ne présente pas de possibles, d'autrement, mais qui vise à perpétuer le même, la dissimulation du corps, de la mort; ça, pour moi, c'est violent, c'est un coup dans le ventre, directement là où ça respire.

Je cherche à atteindre le lecteur, à partager une voix en espérant qu'elle résonne en lui, qu'elle lui fasse sentir son corps désirant, souffrant, vivant. Cette traversée des apparences passe parfois par la brutalité, par une langue crue, un rythme saccadé. Si mes textes manifestent de l'ironie, de la colère, de la révolte, c'est que je ne cherche pas à rassurer; je veux secouer, inquiéter. Donner au lecteur l'envie de se battre.

* * *

Je ne suis pas une séductrice. Je n'ai pas envie de jouer à ce jeu. De me vendre. Il me serait parfois utile de le faire. Mais je ne sais pas comment. Le peu de séduction dont je suis capable est dans ma plume. Je sais qu'il est possible de diriger

⁶⁵ *Ibid.*, p. 55.

le rythme, de choisir mes mots, de dire une chose plutôt que l'autre; que ça plaira; que ça charmera; qu'on en redemandera. Mais je ne le fais pas. *J'essaie* de ne pas le faire. Tant qu'à jouer à la pute, aussi bien choisir autre chose. Un coin de rue plus payant, moins engageant.

La voix de mes textes, je la souhaite tout entière hors du mensonge. Ni miel ni sucre. Présence nue. Crue. Vulnérable. C'est là une éthique que j'aimerais respecter : créer un espace où l'on peut se reposer du « mieux séduire pour mieux posséder⁶⁶ ». Car séduire est une manœuvre, une manipulation, afin d'obtenir, et rapidement, l'objet de son désir.

Espace rare où il est permis de penser, de ressentir, de s'arrêter, le texte est un lieu de partage où l'on peut enfin se soustraire à l'empire de la domination et de la soumission. Un lieu où le désir ne se négocie pas; où il peut se déployer sans avoir à devenir une monnaie d'échange. C'est là une *possibilité* du texte. Bien sûr, certains ne sont que racolage — leur voix sonne faux. Ces textes, comme le mentionne Duras, ne sont « pas libres. On le voit à travers l'écriture : ils sont fabriqués, ils sont organisés, réglementés, conformes⁶⁷ ». En fait, ils sont « inoffensi[fs]⁶⁸ », précise-t-elle. C'est-à-dire que s'ils réussissent à émouvoir, ils suscitent des émotions planifiées, convenues, qui ne bousculent rien, qui ne mènent jamais à des remuements de l'âme.

* * *

⁶⁶ René Lapierre, *L'entretien du désespoir*, Montréal, Les Herbes rouges, 2001, p. 94.

⁶⁷ Marguerite Duras, *Écrire*, p. 34.

⁶⁸ *Ibid.*, p. 34.

Écrire te met dans tous tes états. Tu pleures en lisant, tu fais l'étoile dans ton lit pendant des heures, tu ris toute seule dans la rue. Pleurs et rires en lieu et place du silence qui dissimule. D'habitude, tu es de glace. D'habitude, la peur.

Penser les rapports entre corps et langage, entre soi et l'autre, pour tenter de dire la création, te fait quelque chose. Des univers se touchent, des espaces se révèlent. Tu apprends à accepter que le masque craque. Que le masque n'est qu'un masque.

* * *

Cet homme, à la télévision, animateur de radio très connu, explique que s'il mourait aujourd'hui, il n'aurait pas vécu soixante-huit ans — son âge réel —, mais bien cent vingt, cent trente ans. Il a tant fait! Il clame avec fierté le bonheur de brûler la chandelle par les deux bouts. J'ai l'intuition, au contraire de l'animateur de radio, qu'apprendre à s'installer dans le monde n'a rien à voir avec la vitesse, la précipitation.

L'écriture me façonne, me transforme. Elle fait de moi quelqu'un qui écoute davantage; qui tâche de vivre dans la lenteur, bien que l'on m'intime de faire vite, plus vite. Rilke l'écrit bien : « *Tout* n'est que porter à terme, puis mettre au monde. Laisser chaque impression et chaque germe de sentiment parvenir à maturité au fond de soi, dans l'obscurité, dans l'indicible, l'inconscient, l'inaccessible à l'entendement [...].⁶⁹ » Reconnaître la grandeur en toute chose — c'est-à-dire reconnaître l'humain, le mortel, la beauté de l'éphémère — laisser les impressions

⁶⁹ Rainer Maria Rilke, *Lettres à un jeune poète et autres lettres*, Paris, Flammarion, 1994, p. 47. (C'est Rilke qui souligne.)

mûrir, travailler la langue pour faire naître une voix : tout cela est lent, long. Et devient de plus en plus difficile à réaliser au fur et à mesure de notre soumission aux diktats de l'efficacité, de la productivité.

Il y a assurément un combat à mener contre l'ordre actuel du monde pour se consacrer à faire émerger des phrases du vide — certains diraient à *perdre du temps* : « Aucun poète n'ignore que sa démarche défie les règles de la société⁷⁰ », écrit Hélène Dorion. Aucun créateur non plus. Rien de rentable, ici. Pas de productivité. Pas de compétitivité. Que de l'*inutile*, sans valeur marchande. Ce n'est certes pas *raisonnable*.

* * *

Jeudi matin, fin juillet. Je suis assise sur mon balcon arrière, où j'ai aménagé un coin de travail : une petite table de jardin, deux chaises de bois, plusieurs plantes. Je m'habitue tranquillement à ce nouvel espace. Je lis. Je prends des notes. J'écris.

J'observe ce qui m'entoure, le balcon blanc et bleu, les orchidées en fleur, la cour déserte. La conscience que le voisin pourrait me regarder, caché derrière les draps rouges de ses fenêtres, me force à travailler, à jouer à l'écrivaine sérieuse.

Je me demande si je pourrais être plus heureuse que maintenant. Que dans ce bonheur-là de la rue Masson, un matin de juillet.

⁷⁰ Hélène Dorion, *Sous l'arche du temps*, p. 82.

L'écriture, ce n'est pas qu'écran vide, insomnies, rognures d'ongles. C'est apprendre à arrêter la frénésie. J'écris pour tenter de ralentir l'effréné, pour saisir ce qui fuit, pour dominer la peur. Je veux transcender la vie à ras de terre.

Si j'écris, c'est parce que je n'ai pas trouvé de meilleure façon de me sentir vivante. De meilleur lieu pour arriver à donner du sens à mon existence. L'écriture me permet d'échapper à la répétition du même; à l'étouffement du désir. Par elle, je m'installe dans le monde; je ressens, au moins pour quelques minutes consécutives, un sentiment d'adéquation. Je pourrais faire taire l'angoisse autrement. Cuisiner, construire des meubles, jouer du piano. Peut-être pas non plus.

Quand j'écris, j'habite un espace où je trouve de la beauté et du sang, des corps qui frémissent, des voix qui ne mentent pas. Je découvre là qu'il est encore possible d'aimer, de ne pas abdiquer à la violence du paraître, du pareil, du 3,5 % sur cinq ans.

Certains jours, j'en arrive à faire le constat que vivre, c'est difficile mais simple, sale mais beau. Et que je ne voudrais pas d'une autre vie que celle-là.

Comme Clarice Lispector, « [j]e veux mourir en vie⁷¹ ».

⁷¹ Clarice Lispector, *Água Viva*, p. 117.

BIBLIOGRAPHIE

OUVRAGES THÉORIQUES

Théorie de la création

Allaire, Camille. « Entre nous, l'instant suivi de L'errance féconde : Expérimenter la brièveté ». Mémoire de maîtrise. Montréal : Université du Québec à Montréal, 2007, 86 f.

Boyer, Jean-Pierre, Fabrice Montal et Georges Privet. *Moments donnés : Robert Morin : entrevue(s)*. Montréal : Vidéographe Éditions, 2002, 171 p.

Cyr, Véronique. « Halte suivi de Clairière ». Mémoire de maîtrise. Montréal : Université du Québec à Montréal, 2006, 131 f.

Debord, Guy. *La société du spectacle*. Coll. « Folio ». Paris : Gallimard, 1996, 208 p.

Depardon, Raymond. *Errance*. Coll. « Points ». Paris : Seuil, 2000, 193 p.

Dillard, Annie. *En vivant, en écrivant*. Coll. « 10/18 ». Trad. de l'américain par Brice Matthieussent. Paris : Christian Bourgois, 1996, 143 p.

Dorion, Hélène. *Sous l'arche du temps*. Coll. « L'écritoire ». Montréal : Leméac, 2003, 91 p.

Duras, Marguerite. *Écrire*. Coll. « Folio ». Paris : Gallimard, 1993, 125 p.

Émond, Bernard et collaborateurs. *La neuvaïne : Scénario et regards croisés*. Montréal : Les 400 coups, 2007, 159 p.

Forrester, Viviane. *La violence du calme*. Coll. « Fiction et cie ». Paris : Seuil, 1980, 215 p.

Girard, Karine. « Mon congé de l'Amérique suivi de Juste là ». Mémoire de maîtrise. Montréal : Université du Québec à Montréal, 2006, 102 f.

- Hamelin, Louis. *L'humain isolé*. Coll. « Écrire ». Notre-Dame-des-Neiges (Qué.) : Éditions Trois-Pistoles, 2006, 111 p.
- Hollan, Alexandre. *Je suis ce que je vois*. Cognac (Fr.) : Le temps qu'il fait, 1997, 112 p.
- Huret, Jules. « Symbolistes et décadents : M. Stéphane Mallarmé ». Chap. in *Enquête sur l'évolution littéraire*, p. 73-80. Vanves : Thot, 1982.
- Jacob, Suzanne. *La bulle d'encre*. Coll. « Boréal Compact ». Montréal : Boréal, 2001, 148 p.
- . *Histoires de s'entendre*. Montréal : Boréal, 2008, 147 p.
- Jarry, Johanne. « Seuls ici ». Mémoire de maîtrise. Montréal : Université du Québec à Montréal, 1999, 81 f.
- Lapierre, René. *L'entretien du désespoir*. Montréal : Les Herbes rouges, 2001, 109 p.
- . *Figures de l'abandon*. Montréal : Les Herbes rouges, 2002, 99 p.
- . *L'atelier vide*. Montréal : Les Herbes rouges, 2003, 153 p.
- Lispector, Clarice. *Agua Viva*. Trad. du brésilien par Regina Helena de Oliveira Machado. Paris : Des femmes, 1980, 259 p.
- Mistral, Christian. *Origines*. Coll. « Écrire ». Paroisse Notre-Dame-des-Neiges (Qué.) : Éditions Trois-Pistoles, 2003, 102 p.
- Okakura, Kakuzo. *Le Livre du thé*. Trad. de l'anglais par Gabriel Mourey. Coll. « Petite Bibliothèque ». Paris : Payot & Rivages, 2004, 103 p.
- Ouellet, Pierre. *La vie de mémoire*. Montréal : Noroît, 2002, 104 p.
- Pinson, Jean-Claude. *Hobby et dandy : Sur l'art dans son rapport à la société*. Coll. « Lundis philo », Nantes : Plein Feux, 2003, 56 p.
- Rilke, Rainer Maria. *Lettres à un jeune poète et autres lettres*. Trad. de l'allemand par Claude Porcell. Paris : Flammarion, 1994, 162 p.
- Sallenave, Danièle. *Le don des morts : Sur la littérature*. Coll. « Nrf ». Paris : Gallimard, 1991, 190 p.

Tarkovski, Andreï. *Le temps scellé* : De L'enfance d'Ivan au Sacrifice. Trad. du russe par Anne Kichilov et Charles H. de Brantes. Coll. « Petite bibliothèque ». Paris : Éditions de l'Étoile et Cahiers du cinéma, 2004, 303 p.

Warren, Louise. *Interroger l'intensité*. Coll. « Trois guinées ». Laval : Trois, 1999, 177 p.

Rythme et voix

Alféri, Pierre. *Chercher une phrase*. Coll. « Détroits ». Paris : Christian Bourgois, 1991, 78 p.

Bonitzer, Pascal. « Les silences de la voix ». *Cahiers du cinéma*, no 256 (février 1975), p. 22-33.

Bourassa, Lucie. *Henri Meschonnic : Pour une poétique du rythme*. Coll. « Référence ». Paris : Bertrand-Lacoste, 1997, 128 p.

Chawaf, Chantal. « Une écriture du féminin ». *Trois*, vol. 4, no 2 (hiver 1989), p. 3-9.

Christov-Bakargiev, Carolyn. *Janet Cardiff: A Survey of Works Including Collaborations with George Bures Miller*. Long Island City : Contemporary Art Center, 2001, 200 p. + 1 cédérom.

De Blois, Ariane. « La voix dans les promenades audio de Janet Cardiff : Étude de cas d'une utilisation renouvelée de la voix acousmatique ». Mémoire de maîtrise. Montréal : Université du Québec à Montréal, 2005, 132 f.

Dupuis, Léon Guy. « Le corps/le langage ». In *L'atelier de l'écrivain 1*, p. 155-175. Coll. « Figura », no 11. Montréal : Université du Québec à Montréal, 2004.

Gagnon, Renée. « Vacarme et ». Mémoire de maîtrise. Montréal : Université du Québec à Montréal, 2004, 141 f.

Goulet, Alain (dir. publ.) et Paul Gifford (coll.). *Voix, traces, avènement : L'écriture et son sujet*. Coll. « Colloque de Cerisy ». Caen : Presses universitaires de Caen, 1999, 227 p.

Goux, Jean-Paul. *La fabrique du continu : Essai sur la prose*, Paris : Champ Vallon, 1999, 190 p.

Grange, Marie-Françoise. « Mouvance autour d'une voix ». *Protée*, vol. 13, no 2 (été 1985), p. 47-49.

Meschonnic, Henri. *Politique du rythme, politique du sujet*. Lagrasse : Verdier, 1995, 620 p.

———. *Le rythme et la lumière (avec Pierre Soulages)*. Paris : Odile Jacob, 2000, 229 p.

———. *Célébration de la poésie*. Lagrasse : Verdier, 2001, 266 p.

Paré, Christian. « Le dialogue indicible ou À la recherche d'une présence ». Mémoire de maîtrise. Montréal : Université du Québec à Montréal, 1994, 73 f.

Vasse, Denis. *L'ombilic et la voix : Deux enfants en analyse*. Coll. « Points Essais ». Paris : Seuil, 1999, 220 p.

Vives, Jean-Michel (dir. publ.). *Les enjeux de la voix en psychanalyse dans et hors la cure*. Coll. « Psychopathologie clinique ». Paris : L'Harmattan, 2004, 247 p.

Zumthor, Paul. *Écriture et nomadisme : Entretiens et essais*. Coll. « L'itinéraire ». Montréal : L'Hexagone, 1990, 163 p.

Théorie littéraire

Bakhtine, Mikhaïl. *Esthétique et théorie du roman*. Trad. du russe par Daria Olivier. Coll. « Tel ». Paris : Gallimard, 1978, 489 p.

Barthes, Roland. *Le plaisir du texte*. Coll. « Points ». Paris : Seuil, 1973, 93 p.

———. « De la parole à l'écriture ». Chap. in *Le grain de la voix : Entretiens 1962-1980*, p. 9-13. Paris : Seuil, 1981.

———. *L'obvie et l'obtus : Essais critiques III*. Coll. « Points Essais ». Paris : Seuil, 1982, 286 p.

Berthiaume, André. « À propos de la nouvelle ou Les enjeux de la brièveté ». *Écrits du Canada français*, no 74 (1992), p. 77-90.

Carpentier, André. « Commencer et finir souvent. Rupture fragmentaire et brièveté discontinue dans l'écriture nouvelle ». In *La nouvelle : écriture(s) et lecture(s)*. sous la dir. d'Agnès Whitfield et Jacques Cotnam. p. 35-48. Montréal : XYZ, 1993.

Cohn, Dorrit. *La transparence intérieure : Modes de représentation de la vie psychique dans le roman*. Trad. de l'anglais par Alain Bony. Coll. « Poétique ». Paris : Seuil, 1981, 316 p.

Fondane, Benjamin. *Faux traité d'esthétique : Essai sur la crise de réalité*. Paris : Paris-Méditerranée, 1998, 149 p.

Robert, Lucie. « Le Joual ou Quelques réflexions sur la lisibilité du texte littéraire ». In *La lecture et ses traditions*, sous la dir. de Joseph Melançon, Georges Desmeules et Nicole Fortin, p. 23-40. Coll. « Les cahiers du CRELIQ ». Québec : Nuit Blanche, 1994.

———. « La langue est la métaphore de l'histoire : Dire, au théâtre ». *Les Cahiers d'histoire du Québec au XXe siècle*, no 9 (printemps 1998), p. 42-48.

Soucy, Danielle. « Entre l'arbre et l'écorce, recueil de nouvelles suivi de Norme(s) linguistique(s) et pratique littéraire ». Mémoire de maîtrise. Montréal : Université du Québec à Montréal, 1997, 207 f.

Viegnes, Michel J. *L'esthétique de la nouvelle française au vingtième siècle*. Coll. « American University Studies : Series II, Romance Languages and Literature », vol. 104. New York : Peter Lang, 1989, 211 p.

Dictionnaire

Robert, Paul (dir. publ.), Alain Rey et Josette Rey-Debove (coll.). *Le Petit Robert : Dictionnaire alphabétique & analogique de la langue française*. Paris : Société du nouveau Littré, 1977, 2173 p.

DOCUMENT AUDIOVISUEL

Une vie, une œuvre : Jean Giono, le déserteur du réel (1895-1970). 4 septembre 2008. Émission de radio. Réalisation d'Olivier Guérin. Paris : France Culture.

ŒUVRES DE CRÉATION

Œuvres littéraires

Bergeron, Bertrand. *Parcours improbables*. Québec : L'Instant même, 1986, 109 p.

Bobin, Christian. *Une petite robe de fête*. Coll. « Folio ». Paris : Gallimard, 1991, 93 p.

Brown, Chester. *I Never Liked You*. Montréal : Drawn and Quarterly, 1994, 185 p.

Carver, Raymond. *Tais-toi, je t'en prie*. Trad. de l'américain par François Lasquin. Coll. « Le livre de poche ». Paris : Librairie générale française, 1987, 282 p.

Cortázar, Julio. *Octaèdre*. Trad. de l'espagnol par Laure Guille-Bataillon. Coll. « L'imaginaire ». Paris : Gallimard, 1993, 133 p.

Desbiens, Patrice. *Poèmes anglais*. Ottawa : Prise de parole, 1988, 62 p.

Ernaux, Annie. *Journal du dehors*. Coll. « Folio ». Paris : Gallimard, 1993, 107 p.

Koltès, Bernard-Marie. *La nuit juste avant les forêts*. Paris : Les Éditions de Minuit, 1988, 63 p.

Liksom, Rosa. *Noirs paradis*. Trad. du finnois par Anne Papart. Coll. « Motifs ». Paris : Le Serpent à Plumes, 2001, 170 p.

O'Rowe, Mark. *Howie le Rookie*. Trad. de l'anglais par Olivier Choinière. Mise en scène de Fernand Rainville. Théâtre de la Manufacture, Montréal, 8 sept.-1^{er} oct. 2005.

Tatsumi, Yoshihiro. *Abandon the Old in Tokyo*. Trad. du japonais par Yuji Oniki. Montréal : Drawn and Quarterly, 2006, 201 p.

Tomine, Adrian. *Blonde Platine*. Trad. de l'américain par Philippe Paringaux. Paris : Seuil, 2003, 132 p.

Œuvres cinématographiques, musicales et muséales

Groot, Raphaëlle de. *En exercice*. Exposition et performance. Montréal : Galerie de l'UQAM, 2006.

Lussier, René. *Le trésor de la langue*. René Lussier, Claude Beaugrand, Céline Chaput, Tom Cora, Jean Derome, Richard Desjardins, Fred Frith, Jean-Denis Levasseur, Claude Simard, Pierre St-Jak, Alain Trudel. Montréal : La Tribu, 1989. Disque compact, stéréo.

Morin, Robert. *Yes sir ! Madame*. Film 8 mm, coul., 75 min. Montréal : Coopérative de production vidéoscopique de Montréal, 1994.

Wenders, Wim. *Paris, Texas*. Film 35 mm, coul., 147 min. Berlin : Road Movies Filmproduktion/Berlin Argos Films/Paris, 1984.